

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 730.—SAMEDI, 30 AVRIL 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo Laprés & Lavergne, 30, rue Saint-Denis

MADAME J.-R. THIBODEAU.—Présidente Générale du Bazar de l'Hôpital Notre-Dame

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 AVRIL 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Angéline, par Aristide Trudeau.—La guerre, par F. Picard.—Nos fleurs Canadiennes, par E. Z. Massicotte.—Conseils sur la charité.—Désespérée heureuse, par J.-B.-H. Bénard.—L'amateur de rubans, par Augustin Lellis.—Le médecin, par Gilberte.—Poésie : Fable, par Achille Deum.—Nouvelle : Le manchon de ma grand'mère, par Louis Fréchet.—Le bazar à l'Université Laval, par F. Picard.—Poésie : Une mère, par S. Durantel.—Rêve étrange, par L.-R. Bergeron.—Petite poste en famille.—La statistique des guerres.—Théâtres.—Voyage fructueux.—Primes du mois des vers.—Gravure-devinette.—Feuilleton : Les deux Bosses.—Bains flottants.—Choses et autres.

GRAVURES : Mme J.-R. Thibaudeau, présidente générale du bazar de charité de l'Hôpital Notre-Dame.—Alphonse XIII, roi d'Espagne.—Les nouveaux canons des forts de New-York.—Branle-bas de combat à bord d'un vaisseau de guerre.—Quelques-uns des comptoirs du Bazar de Charité en faveur de l'Hôpital Notre-Dame : Fantaisies : La pêche ; Poupées et jouets ; Lingerie et objets utiles ; Les fleurs ; Rafraichissements.—Devinette.—Le nouveau bain flottant.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

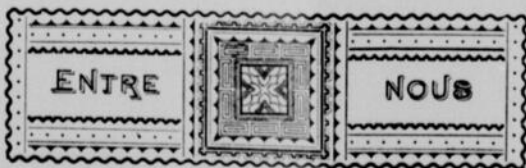
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent soixante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL, aura lieu samedi, 7 MAI, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Au commencement de ce mois, un journal de Québec annonçait la mort d'une dame âgée, Mme Dupont, décédée dans un petit village de la banlieue, à Sainte-Angèle.

Les funérailles furent très modestes et beaucoup de ceux qui y assistaient ignoraient que celle qu'ils conduisaient au champ du repos suprême était la bru du comte Pierre Dupont de l'Étang, général de Napoléon Ier, qu'une faute étrange, incompréhensible, empêcha de devenir maréchal de France.

Les états de service du général Dupont, depuis son entrée dans la carrière militaire jusqu'en 1809, étaient magnifiques et sa bravoure l'avait fait surnommer le *général audacieux*.

Il débuta à Valmy, où il se fit remarquer, prit une part glorieuse à la campagne de l'Argonne, contribua beaucoup à la victoire d'Hondschoote, se signala à Marengo et dans la seconde campagne d'Italie soutint avec 14,000 hommes le choc de 45,000 autrichiens.

Ses faits d'armes sont restés légendaires, il était de toutes les batailles, se jetant tête baissée dans la mêlée, sans compter l'ennemi, comme au pont de Halle, où, à la tête de cinq bataillons seulement, il mit en déroute douze mille Prussiens établis sur des hauteurs et protégés par une artillerie formidable. Deux jours après, Napoléon arrivant sur les lieux où s'était livré ce brillant combat, et jugeant avec son coup d'œil les difficultés d'un aussi audacieux coup de main, fit entendre ces paroles flatteuses pour le général vainqueur : " J'eusse hésité à attaquer avec 60,000 hommes."

Bref, en 1809, Dupont était l'un des plus brillants généraux de l'armée et Napoléon lui destinait le bâton de maréchal de France, quand en un jour de faiblesse, il fit oublier ses brillants états de service, en capitulant à Baylen.

Cette triste page de l'histoire de l'empire est connue et chacun sait à quels éclats de colère terribles Napoléon se livra en apprenant la catastrophe. Il y pensa longtemps, il voulait faire fusiller le général, mais revenant à des sentiments plus justes, il répétait souvent : " L'infortuné ! quelle chute après Albeck, Halle, Friedland ! Voilà la guerre ! un jour, un seul jour suffit pour ternir toute une carrière."

Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon revint sur son premier jugement et dit : " Dupont fut plus malheureux que coupable."

Il ne faut pas oublier non plus que Dupont était malade, blessé, épuisé par les souffrances et que ses soldats étaient des enfants exténués de fatigue et de faim.

Quoi qu'il en soit, il est certain que si l'on compare les services rendus à la faute commise, la balance penche fortement en faveur du général.

Et maintenant, par quelle suite de circonstances son fils est-il venu se fixer au Canada, comment se fait-il qu'il ait vécu tellement dans l'ombre que peu de personnes connaissent les liens de famille qui l'unissaient à un personnage qui a joué un rôle important dans les premières années de ce siècle ?—C'est ce que j'ignore.

* * On se plaint souvent de vols commis la nuit, et chaque fois, les volés se lamentent le lendemain matin, lèvent les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de leur infortune et s'écrient d'un ton indigné : " Mais, que fait donc la police ? "

Ce que fait la police ? mais, tout simplement ce qu'elle peut, et c'est encore fort joli. Le plus solide policeman du monde ne peut donner que ce qu'il a, c'est-à-dire, la somme de zèle, de courage et d'intelligence que contient son être.

D'autre part, il faut reconnaître, — c'est un chef de police très habile qui me l'a dit, — que la plupart des citoyens prennent fort peu de précautions contre la gent voleuse. On oublie de fermer les portes de cour, on laisse des fenêtres entr'ouvertes etc. etc., enfin on semble s'arranger de manière à vouloir dire aux cambrioleurs : " Donnez-vous donc la peine d'entrer."

Et puis, la police, la police, c'est vite dit que la police doit empêcher les vols, mais quand on constate que nous n'avons guère qu'un policeman pour mille habitants, ou plutôt un demi-policeman par mille, — puisque la moitié de ces braves gens-là doivent dormir pendant que les autres veillent — on n'a pas trop lieu de se plaindre.

Le brigadier de Nadaud avait bien raison de dire d'un ton si solennel :

Ah ! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !

Fermez vos portes, prenez vos précautions et quand vous aurez fait votre devoir, endormez-vous sur vos deux oreilles en écoutant la voix lointaine qui fredonnera :

Citoyen, répondit Pandore.
Citoyen, vous avez raison !

* * A propos de vol, il est assez curieux de constater comment un magistrat, complètement inconnu, est devenu tout à coup célèbre, en France, à la suite d'un jugement rendu dans une cause très ordinaire.

Une femme, fort pauvre, sans travail et ayant à sa charge sa mère et un jeune enfant, fut arrêtée pour avoir volé un pain à la devanture de la boutique d'un boulanger, à Château-Thierry.

Traduite devant la cour, elle dit aux juges que sa mère et elle n'avaient pas mangé depuis trente-six heures, réservant pour l'enfant le peu de lait qui se trouvait à la maison.

Ce fut toute sa défense.

Le président du tribunal acquitta l'accusée, et son jugement, très élaboré, quoique d'un style un peu enflé, fut aussitôt reproduit dans tous les journaux de France, je pourrais presque dire d'Europe, et acquit au magistrat une notoriété qu'il n'avait certainement pas recherchée.

Un député de Paris, pris d'un bel enthousiasme, alla même jusqu'à lui offrir son siège à la Chambre. Il a refusé très modestement.

Quant aux braves Parisiens, ils se sont littéralement emballés, et une souscription a été aussitôt ouverte pour venir en aide à la malheureuse. Elle eut plein succès, et la pauvre écrivait dernièrement à sa mère les lignes suivantes :

Je te dirai que c'est incroyable ce qu'on a déposé d'argent pour nous chez monsieur le Président. Je ne sais même plus le compte ; enfin... ça dépassera 2,000 francs (400 dollars).

Monsieur le Président dit que ce n'est pas encore fini ; il a reçu des mandats et des lettres jusque du Canada, et des princesses.

Du Canada et des princesses !!!

Le bon juge doit être heureux d'avoir été clément.

* * Il y a des juges et juges comme il y a des fagots et fagots. Il y a des juges très cléments, il en est d'autres qui sont trop sévères, comme celui que j'ai vu dernièrement. Il s'agissait d'une servante qui, sachant qu'une dame voisine cherchait une bonne, alla la voir et lui proposa de prendre à son service une sienne cousine nouvellement arrivée de la campagne.

Pendant la conversation la dame changea un peu le sujet.

— Combien gagnez-vous chez Mme X... ?

— Cinq piastres.

— Je vous en offre le double, si vous voulez venir chez moi.

La pauvre servante est toute éblouie de cette offre extraordinaire ; cependant elle résiste, alléguant qu'elle est fort bien traitée, qu'elle n'a aucun sujet de se plaindre, etc., etc. Mais la tentation est forte et la dame augmentant encore son prix, elle finit par succomber et donner sa parole.

Elle est liée, il y a un contrat.

De retour chez sa maîtresse, elle raconte ce qui s'est passé et éclate en sanglots en disant qu'elle a eu tort, qu'elle regrette ce qu'elle a fait et qu'elle ne veut pas partir.

Elle retourne chez la voisine et demande avec instances à être relevée de sa parole. La femme tient bon et, la fin du mois étant arrivée, la servante ne se rendant pas à sa nouvelle place, elle est arrêtée.

Forcée de plaider coupable, elle a été condamnée à vingt-cinq piastres d'amende et les frais, ou la prison.

La servante avait tort, évidemment, mais la plaignante avait-elle bien agi, et la sentence n'est-elle pas hors de proportion avec l'offense ?

Vingt-cinq piastres ! Quand on ne condamne, le plus souvent, qu'à dix ou vingt piastres un bandit qu'assomme un honnête citoyen, le soir, au coin d'une rue !

La justice aveugle, on comprend ça, mais borgne, c'est un comble !

* * * Je me promenais dernièrement avec H... un de mes amis, alsacien pur sang, quand notre attention fut attirée par des éclats de voix.

C'étaient deux femmes qui se chamaillaient et s'injuriaient avant de se crêper le chignon.

—Tiens ! dit H..., on devrait bien avoir un Klapperstein, à Montréal.

—Klapperstein, quelle sorte d'animal est-ce cela ?
—Ce n'est pas un animal et je ne comprends pas qu'ayant habité Mulhouse vous ignoriez ce que c'est. Ouvrez votre Larousse et vous y lirez que le Klapperstein ou " Pierre des mauvaises langues " est un curieux monument archéologique du moyen-âge existant encore à Mulhouse et auquel se rattachent d'anciennes traditions du droit germanique. Le Klapperstein est une grosse pierre sculptée, du poids de 25 livres environ, rivée par une chaîne de fer au mur de l'Hotel-de-Ville. Au dessus, on lit une inscription allemande de quatre vers, gravés en caractère gothiques, dont voici le sens :

Je suis nommée la Pierre des bavards,
Bien connue des mauvaises langues ;
Quiconque prendra plaisir à la dispute
Me portera par la ville.

La pierre représente une tête de femme, ouvrant démesurément les yeux et tirant la langue, dans une grimace indescriptible. C'était un instrument de punition pour les femmes qui se rendaient coupables de médisance ou qui étaient surprises au milieu de ces violentes scènes de disputes et d'injures, si fréquentes parmi les commères. La condamnée payait une amende et de plus portait au cou le Klapperstein tout le long d'un trajet déterminé et dans un certain cérémonial. La femme injuriée par elle, car c'était surtout pour les disputes entre femmes que cette pénalité avait été instituée, avait le droit, en chemin, de la piquer avec un aiguillon, pour la faire avancer.

Il n'y avait à Mulhouse, qu'une seule pierre et quand il arrivait que deux femmes étaient condamnées, l'une portait le Klapperstein jusqu'à la porte de la ville, et là, l'autre la remplaçait. On conserve encore à la mairie un des écriteaux que l'on attachait sur le dos de la patiente.

Le Klapperstein a été en usage à Mulhouse jusqu'à la réunion de cette ville à la France, c'est-à-dire jusqu'en 1798.

Cette coutume, dit M. Stœber, était fort ancienne. En effet, aux termes des vieilles lois germaniques, toute femme qui " disait vilénie à un autre " était condamnée à une amende, et devait parcourir la ville en portant, suspendue par une chaîne à son cou, une ou deux pierres. Elle était accompagnée dans cette excursion infamante par les gens de justice, qui sonnaient de la trompe pour la narguer et la bafouer.

Cette peine était en usage dans la Frise, en Flandre, dans les pays scandinaves et dans toutes les parties de l'Allemagne, et je ne comprends pas bien pourquoi elle a été abolie.

* * * Et la guerre, me direz-vous, vous n'en parlez pas ?

La guerre ? Que voulez-vous que j'en dise ? C'est une triste chose, une malheureuse nécessité parfois, et, dans le cas actuel, si vous voulez savoir mon opinion sincère, je suis d'avis que si la campagne qui va commencer a pour résultat de mettre fin aux massacres de Cuba et à l'indépendance de cette île opprimée, je n'en serais pas fâché.

J'aime l'Espagne, mais sa manière de gouverner la perle des Antilles a prouvé qu'elle ne possédait plus ni la force armée, ni le sens politique voulu pour conserver cette colonie.

Quand on constate qu'un peuple de dix-huit millions d'âmes n'a pu venir à bout, après trois ans de combats, de ce que les Espagnols appellent avec mépris une poignée d'insurgés, on est forcé d'en venir à la conclusion qu'il doit renoncer à son droit de suzeraineté.

Cuba doit devenir libre.

LÉON LEDIEU.

ANGELINA

Non, je ne savais pas, quand sur ma main tremblante
Elle inclinait son front rêveur de l'avenir,
Non, je ne savais pas que cette fleur aimante
Dût, avant le printemps, s'incliner pour mourir !

Elle ne savait pas, quand sa voix attendrie
Me disait son amour et l'espoir de sa vie ;
Quand son oeil plein de feu plongeait dans mon regard,
—Si parfois à répondre apportant un retard,
Je lui laissais le soin de lire ma pensée ;—
Quand à ses doux accents mon âme était bercée ;
Elle ne savait pas que, malgré son printemps,
Bientôt l'ange funèbre, armé du sombre glaive,
Trancherait à la fois et sa vie et mon rêve
Et l'espoir de nos dix-huit ans !

Mais quand je la revois souriante et légère,
Semblable au lis épanoui,
Je contemple en pleurant cette image éphémère
De mon bonheur évanoui.

Deux ans se sont passés, rapides comme un songe ;
Et quand mon front s'incline à ce penser amer,
Parmi ces souvenirs où mon âme se plonge
Je me demande encor si ce n'est pas hier.

Sous nos pas voyageurs ainsi le temps s'efface ;
Et qui veut le revoir ne peut suivre sa trace
Qu'au nombre des regrets qu'il a laissés au cœur.
C'est en vain qu'on y cherche un sourire, une fleur ;
Le passé ne renaît que sous un flot de larmes ;
Les fleurs qui égayaient ont vu flétrir leurs charmes,
Et le rêve se perd dans la mort ou l'oubli...
— Mais pourquoi cette plainte et ces tristes pensées,
Echos endoloris de souffrances passées
Et d'un espoir enseveli ?—

Ah ! quand je la revois, souriante et légère,
Semblable au lis épanoui,
Je contemple en pleurant cette image éphémère
De mon bonheur évanoui !

ARISTIDE TRUDEAU.

St-Michel de Napierville.

LA GUERRE

Nos amblés lectrices, en voyant ce mot qui dénote l'excès de barbarie, se sentent émues, je n'en doute pas, à la pensée des pleurs, des ruines, des morts horribles qu'entraîne cette chose hideuse : la guerre.

Le combat naval est plus terrible encore que le champ de bataille.

L'ennemi est-il signalé ?

On sonne le branle-bas.

Vous n'avez jamais entendu sonner la générale, quand, dans une ville menacée, on appelle tous les soldats aux armes, chacun à son quartier ? Je ne connais rien de plus lugubre, de plus saisissant !

Le branle-bas, c'est, à bord du navire, la générale sur terre. Avec cette impression épouvantable en plus : que sur le navire, il ne peut y avoir de lâches se cachant dans un sillon, ni de merci pour aucun, fréquemment.

Supposez que le combat dure deux, trois, quatre heures, parfois un jour. Les navires sont criblés de boulets : s'ils ne disparaissent pas tout de suite, c'est que, généralement, les navires de guerre sont faits à cloisons étanches. C'est-à-dire qu'ils ont double enveloppe, l'enveloppe intérieure reliée à l'enveloppe extérieure par des cloisons comme de petites chambres : deux ou plusieurs cloisons sont-elles percées ?—L'eau y pénètre et s'arrête à la carcasse intérieure du navire, retardant ainsi sa perte.

Une bombe vient-elle à trouver une issue sur le pont du navire, ou bien, contre le droit des gens, comme les Américains le font, emploie-t-on la bombe à la dynamite ?—Un choc se produit dans la soute aux munitions, appelée la *saute-barbe* : tout le navire saute, est réduit en miettes, pulvérisé... plusieurs centaines de familles sont plongées dans le deuil, puis... les morts vont vite : bientôt, ils sont oubliés !

D'autres colosses de fer glissent sur les flots, le combat recommence, la tuerie rougit un immense espace des eaux bleues, les monstres sous-marins épient le résultat de la haine des hommes qui les

approvisionne, cette haine, comme jamais ils ne l'eussent espéré... Les vagues passent dans leur flaquelement qui semble chanter—elles ont tout nivelé, plus sûrement encore que la Mort, la grande niveleuse.

Voilà pourquoi, voyez-vous, mères de famille, sœurs, filles, épouses, les hommes construisent avec de l'or qui vous a coûté des larmes, qui a fait saigner vos doigts à travailler, ces grands monstres vomissant la mort autour d'eux, jusqu'à ce qu'eux-mêmes disparaissent dans les sombres profondeurs d'où jamais ils ne sortiront !

L'Océan glisse sur les hommes et leurs inventions, semblant les narguer d'avoir cru qu'ils le dompteraient.

Ils ont voulu s'élever contre Dieu : ils n'ont plus construit de tour, comme celle de Babel, mais ils L'ont défié dans ses éléments. Il les laisse faire : eux-mêmes Le vengent de leur orgueil.

Pendant ce temps, pauvres femmes qui croyez et priez, vos cœurs éclatent de douleur inénarrable ; qui vous consolera ?...

Armin Picard

NOS FLEURS CANADIENNES

(Introduction)

FLEURS SAUVAGES

O les fascinatrices fleurs sauvages ! évocatrices des doux souvenirs ! inspiratrices d'idylles tendres : elles m'attirent irrésistiblement, et je les aime comme on aime l'amante qui se donne à nous dans la splendeur de son entière beauté.

Si frêles, si gentilles, dans les prairies ensoleillées, dans les sous-bois ombreux, elles apparaissent tour à tour, de mai à novembre, étalant avec coquetterie, cependant sans orgueil, leurs étonnantes parures multicolores et leurs multiformes d'une joliesse à faire rêver.

Et je m'attarde à les aimer longuement, et parfois leurs âmes de mignonnes créatures semblent me dire : " Nous sommes le sourire de la nature aux mortels, l'hymne d'adoration à l'Éternel."

Celui qui vous comprend, fleurettes humbles, superbes fleurs, ne peut manquer d'être l'homme au cœur bon : car vous dissipez la tristesse, vous guérissez les maux, vous consolez les affligés, vous donnez la joie ; enfin, vous nous faites aimer la terre, de même que les étoiles—vos sœurs des champs de l'infini—nous font désirer le ciel.

O fascinatrices ! ô évocatrices ! ô expiatrices ! croissez et multipliez, aimez et charmez !

E.-Z. MASSICOTTE.

(A suivre)

Nota.—Nous sommes très heureux de commencer aujourd'hui cette série d'articles sur les fleurs canadiennes ; articles si bien écrits, que l'on croirait sentir le parfum de nos jolies fleurs... mais, notre excellent ami, le gracieux poète E.-Z. Massicotte n'aurait-il pas, croyez-vous, chers lecteurs, trempé sa plume dans les tremblantes petites gouttes de rosée frémissant dans des calices de mugets ?...

Chacune de ses pages nous donnera la description d'une fleur : moi, dans chacune de ses descriptions, je reconnaitrai une perle de son cœur !—F. P.

CONSEILS SUR LA CHARITÉ

Cherchez à faire plaisir, à consoler, à amuser, à donner, à remercier, à aider. C'est si bon !

Fais du bien à l'âme de ceux qui sont autour de toi, —un mot de pitié, un encouragement, une prière récitée tout bas.

Surmonte ton aversion et ton antipathie en ne fuyant pas cette personne qui s'approche. Va même au-devant d'elle ; le bon Dieu te précède.



ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

DÉSÉSPÉRÉE : HEUREUSE

A Mlle Flore V., Ottawa.

I

La lampe de cuivre, surmontée d'un abat-jour rose, est posée sur un guéridon en onyx ; ses faibles rayons permettent de voir dans la pénombre, agenouillée sur un prie-Dieu de velours, une jeune fille, les cheveux dénoués, les yeux caves et pleins de larmes ruisselant sur son visage. Sa poitrine se soulève par saccades, ses mains sont jointes nerveusement, ses yeux se portent sur un grand Christ d'ivoire suspendu au pied du lit à colonne torsées.

Tout, dans sa personne, dénote le plus profond désespoir. Ce qui l'entoure ne peut pourtant être la cause de cette grande douleur ?

Un épais et riche tapis de Smyrne couvre le sol ; des tapisseries d'Orient, des peintures de Raphaël, une vierge de Michel-Ange décorent les murs ; des fauteuils bas, à tissu d'Ocona, sont rangés dans un désordre voulu.

Sur une table est posé un gros bouquet de roses trémières, attachées d'un ruban. L'atmosphère un peu lourde de l'appartement, commence à le faner. Pauvres roses !... Elles sont tristes, elles aussi ; un à un leurs pétales tombent, semblant prendre part à la douleur de celle qui prie...

Assise à sa fenêtre ouverte, elle avait longtemps rêvé !... Noyant ses yeux dans l'azur infini, interrogeant les espaces sans bornes, cherchant à y découvrir une espérance qu'ici-bas, dans sa détresse, elle ne pouvait trouver...

La lune, projetant ses rayons d'argent sur son front,

lui faisait une auréole que sa mate pâleur faisait ressortir davantage. Quelques boucles blondes rebelles aux tempes, frissonnaient au gré d'une douce brise. Longtemps elle avait rêvé... Cela ne lui avait apporté aucune consolation. C'est pourquoi nous la voyons agenouillée, les yeux fixés sur l'image du Crucifix, seul refuge des cœurs ulcérés.

Souvent l'orage incline la fleur sans la briser ; il suffit d'un rayon de soleil pour lui rendre la vie !

Pour elle, pauvre fleur, l'orage passait, le rayon de soleil ne venait pas.

Ce qui la plongeait dans ce désespoir sans nom, c'était pourtant l'événement qu'ordinairement toutes les jeunes filles désirent avec bonheur, en l'envisageant avec crainte : le mariage !

C'était sa dernière soirée de jeune fille ! Demain, pour sauver l'honneur de sa famille, elle va s'unir à un homme qu'elle connaît à peine depuis quelques jours, et, qui, par son âge, pourrait tout aussi bien lui servir de père que de mari. Il lui apporte, en sus de sa personne et de son titre de comte, une énorme fortune qui comblera une dette de jeu, fruit de la triste passion de son père !...

Pauvre enfant !... Quel sacrifice que le sien ! Combien il lui en avait coûté pour étouffer son cœur, qui, déjà, battait si chastement au contact d'un autre. Une âme sœur qui s'était révélée à son âme dès le premier regard. Un ami qui la comprenait et dont l'amour pur autant que désintéressé la charmait et la faisait souvent rêver, la main dans les siennes et les yeux dans ses yeux ! Beaux rêves de vingt ans, qu'êtes-vous devenus ?

Vous vous êtes envolés aussi vite que vous avez été

conçus ! Songes riants de l'avenir, que votre illusion a été fragile et de courte durée !

Avec quelle affreuse douleur il écoute le triste récit, de celle qu'il nommait déjà du doux nom de fiancée ! Ce sacrifice, ce courage, cette abnégation, n'était ce pas assez pour la chérir davantage ? Comme il maudissait sa modeste fortune, qui ne lui permettait pas de payer la dette et de sauver du déshonneur celui qu'il eût voulu nommer bientôt son père !

Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux, descendant en une rosée amère sur la belle tête blonde qu'il pressait avec ardeur et surtout avec vénération sur sa poitrine et cela pour la dernière fois !

Qu'il fut grand, son désespoir ! Cruel destin, qui d'un coup d'aile, brisait deux existences si bien faites pour être unies !

Richesse, noblesse, beauté, semblaient se trouver dans cette demeure ; tandis que, seul, le malheur y régnait.

II

A quelques pas du château où ce triste drame se déroulait, une maison de pauvre apparence, mais propre, se dressait au bas de la route.

Une vigne, entremêlée de rosiers grimpants, courait jusqu'au toit, laissant percer par places les murs bien blancs et les volets bien verts. A l'une des fenêtres, une jeune fille est accoudée dans l'attitude d'une personne dont les désirs sont accomplis.

Son visage est empreint d'un ineffable bonheur ; ses yeux bleus, calmes, sont perdus dans quelque songe enchanteur et captivant ; sa pensée vole, rapide, à travers un monde d'images riannes se succédant sans cesse comme les couleurs d'un kaléidoscope.

Sur une petite table aux pieds grossièrement sculptés—œuvre de son père—brûle une veilleuse éclairant bien faiblement l'humble chambre qui, malgré sa nudité, paraît abriter une paix profonde et réelle. Un lit bien blanc, un plancher bien jaune, voilà pour la garniture. Pour décoration, un bois bénit à la tête d'un Sacré-Cœur, un crucifix de bois qui date de cent ans peut-être—souvenir d'un trisaïeul—suspendu un peu plus loin sous une "Main Puissante." Un bouquet de violettes repose sur une corniche devant une madone de plâtre. Elles sont fières, ces humbles fleurs ; leurs couleurs sont vives, elles redressent la tête avec orgueil et paraissent prendre part à la joie de celle dont le cœur chante.

Demain, à l'aurore, au réveil de la nature, aux premiers chants des oiseaux, aux premiers feux du soleil, elle va s'unir à celui qu'elle aime, à l'élu de ses pensées et de son cœur. Comme elle aspire vers ce "demain" qui lui donnera un guide, un protecteur, un bras sûr pour appuyer le sien dans ce chemin de la vie où tant d'épines se cachent au milieu des roses !

Il n'est pas riche, son fiancé, brave ouvrier ; mais il a la noblesse du cœur. Il n'a que ses deux bras et son énergie pour dot, mais il est plein d'espérance en l'avenir et attend tout de son courage.

Qu'il est timide, ce grand garçon, quand il lui dit qu'il l'aime, qu'il l'adore, et que son vœu le plus ardent est de la rendre heureuse !

Qu'il était timide surtout au jour des fiançailles, quand il lui mit au doigt le petit anneau d'argent, et qu'il lui fut permis de l'embrasser même devant M. le Curé ! Il était devenu rouge comme un écolier pris en faute...

Elle a mis en lui toutes ses affections et ses tendresses : il les mérite vraiment. Elle compte les heures, assise à sa fenêtre, non pas sous l'empire d'une appréhension, mais comme à l'approche d'un bonheur sans sacrifice. Elle bénit Dieu et élève son cœur vers lui, lui demandant grâces et bénédictions dans la nouvelle voie qui s'ouvre bien gaie devant elle...

III

Voyez : l'une est riche, croit-on ; demain elle sera comtesse, son sort sera envié. Elle a des domestiques, des femmes de service, des voitures, des chevaux, rien ne paraît lui manquer... A-t-elle le bonheur ? A-t-elle cette tranquillité de l'âme, ce repos du cœur qu'elle était en droit d'espérer en un pareil événement ? Oh !

non... son cœur est saturé d'amertume, ses yeux sont gonflés de larmes, son désespoir est profond...

Pauvre sacrifiée...

L'autre, petite ouvrière, riche de sa beauté et de ses dix doigts, modeste de goûts et d'apparence, sans luxe et sans noblesse, remercie avec reconnaissance Dieu qui a exaucé le plus cher de ses vœux !

Heureuse enfant.

IV

Pourquoi cette anomalie si grande entre ces deux jeunes filles ? Ne méritent-elles pas l'une comme l'autre le bonheur ? La première par sa résignation et son sacrifice, la seconde par son travail et son énergie ?

Et cependant, l'une, malgré sa richesse, est désespérée, l'autre malgré sa pauvreté est heureuse !

N'est-il pas vrai de dire que " Les desseins de Dieu sont impénétrables ? "

J.-B.-H. BÉNAUD.

Ottawa, 1898.

L'AMATEUR DE RUBANS

Pierre ou Tipère était le fils unique d'un paysan à l'aise qui, pour son gars, durant quatre ans, avait fourni mensuellement son écu d'argent et annuellement sa corde de bois à l'institutrice de son village, afin d'en faire un cavalier capable de lire et d'écrire. Le brave père avait lieu de se réjouir du résultat de ses espérances. Pierre devenait un jeune homme qui n'était pas mal du tout. Petit de taille, largement trapu, on l'appelait pour cela Tipère. Sa figure ronde aux joues rouges et rebondies s'éclairait de ses yeux noirs, pétillants dans leurs orbites ; ses cheveux bruns se bouclaient sur son front. Quand il riait de son franc rire, le luron laissait voir ses solides palettes qui semblaient défier les dentistes. Assez élégant dans sa courte longueur, il se mouvait comme un pantin en marchant, surtout lorsque sa galanterie le poussait aux côtés d'une jeune fille, ce qui arrivait très fréquemment. En un mot, Pierre était ragoûtant pour les paysannes, qui devraient folle de travailler à lui plaire, afin d'entrer en possession de la bague de fiançailles que son père lui avait achetée dans une promenade à Montréal.

C'est que Pierre était difficile à satisfaire. Comment ? La beauté, il ne la prisait pas très haut, la mine lui importait peu, de l'esprit, il en trouvait à toutes les filles de son temps. Mais comment donc ? — Pierre était grand amateur de rubans.

Ces demoiselles le savaient. Aussi apparaissaient-elles aux soirées assez nombreuses, comme le dimanche à la grand'messe, tout enrubannées de rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet, essaims rayonnants comme l'iris. Elles se paraient suivant le moyen de leurs parents qui convoitaient aussi Pierre, le meilleur parti de la paroisse, car il avait deux belles fermes sous les pieds, bien qu'obligé de payer pension au père et à la mère.

Au sortir de l'office divin, vers celle qui portait à son cou, ou dans ses cheveux, les plus belles boucles, on voyait se diriger infailliblement l'amoureux. C'était un signe indubitable. Après avoir vaincu toutes ses rivales, celle qui possédait la bague pouvait trembler, certaine qu'elle lui était ravie. Et de fait, le soir, le bijou passait du doigt d'Elmire dans celui de Julie, pour en orner ensuite la main de Marie et *tutti quanti*.

Il y avait bal chez Pierre même ce soir-là. Corsées dans leurs planches de bois taillées par le menuisier du village, les jeunes filles étaient encore pimpantes dans leurs robes de mousseline un peu courtes qui laissaient voir leurs souliers luisants et leurs jambes carrelées de jarretières roses sur bas blancs. Le grand peigne de corne trônait dans leur chevelure ; des boucles de mille couleurs et de toutes dimensions resplendissaient au corsage, aux épaules. Angélique, qui mettait sa main sur sa joue afin de mieux montrer la bague de Pierre, dans son attrayante toilette, était tout à fait joyeuse d'aller danser dans la demeure de son fiancé, se promettant de soutenir victorieusement la lutte.

Denise, la fille de Jean-Baptiste, le richard, qui,

autre sa ferme sur le bord du Saint-Laurent, avait acquis un lopin de terre à bois à Saint-Thomas, et gardait cent piastres sous la pierre de son foyer pour entreprendre de faire sauter les rapides aux cages le printemps suivant, la grande et blonde Denise y assistait. Deux années de couvent lui donnaient un air de distinction.

Sa robe bleu pâle s'émaillait d'étoiles de ruban vieil or, un ceinturon de soie gris, comme un léger nuage, s'enroulait élégamment autour de sa taille élançante. Une rosace brillante comme Phébé ornait son cou. On eût dit une douce nuit d'été.

C'était splendide ! C'est qu'en ces temps, quoique l'on fût obligé de se rendre à Montréal en voiture, avec de l'argent, comme aujourd'hui, on avait de fort jolies choses.

Tous les invités étaient arrivés.

On vit Pierre dans ses plus beaux habits, cravate blanche, tousser, se moucher, faire le tour de l'assemblée, aviser Mlle Denise, l'entraîner dans les tourbillons de la danse, à la fin de la soirée la conduire à la table de rafraîchissement, et la doter avant son départ de la bague qu'il venait de ravir à Angélique confuse, en présence de toutes ses compagnes aussi désappointées...

Comme il ne rencontra aucune autre femme mieux enrubannée il convola avec elle au bout de deux mois, après Pâques. Des flots de rubans ornaient les oreilles des chevaux, des banderoles flottaient aux quatre coins de la calèche, et la mariée n'était qu'une pièce de rubans.

Les yeux de Pierre étaient satisfaits, mais son cœur le fut-il ?

Augustin Lellis.

LE MÉDECIN

A. M. Evesque B., E. E. M., Québec.

Quand Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance, il le créa exempt de la souffrance. Adam et Eve, par leur grave désobéissance, brisèrent en un instant cet édifice de bonheur, que leur Créateur leur avait fait si complet, et d'après les paroles de Dieu lui-même, ils furent soumis à mille misères, aux douleurs morales et physiques.

Mais le Seigneur, qui ne voulait que le bonheur de sa créature, permit que chaque souffrance eût son remède. Pour les maladies de l'âme, il institua le sacerdoce. Le ministre de Dieu, en indiquant le ciel, met un baume divin sur les plaies de l'âme blessée, et

répand la semence des saintes vertus chrétiennes. Qui de nous n'a pas eu, une heure en sa vie, la consolation de trouver près d'un prêtre la guérison de son âme malade ? C'est alors que l'on comprend la grandeur de la bonté divine.

Dieu a aussi donné à l'humanité déchue et souffrante, un homme qui passe sa vie à se dévouer pour le soulagement de ses semblables.

Voyez ce jeune adolescent : il sent déjà s'éveiller au plus intime de son être une secrète admiration pour cette vocation belle entre toutes. Avec quelle ardeur il se livre à l'étude, afin de conquérir le brevet qui lui donne son entrée à l'Université où, pendant quatre longues années, il se dévouera aux fatigantes études de la science d'Esculape. Certes, il aurait bien pu choisir une autre carrière, plusieurs voies s'ouvrent devant lui. Pourquoi n'entrerait-il pas au barreau, où il s'illustrerait par son savoir, se couvrirait de lauriers par son éloquence ? N'est-elle pas brillante, la science de Thémis ? Mais il ne recherche pas les richesses, il ne se laisse éblouir par aucun éclat de la gloire.

Pendant ses années d'études, de combien de plaisirs ne se prive-t-il pas, plaisirs innocents, c'est vrai, mais qui lui feraient perdre un temps précieux. Après ses travaux excessifs, sa récompense est son diplôme, qui lui permettra de suivre le chemin que son bon cœur lui a tracé, c'est-à-dire la route qui conduit vers les souffrants.

Maintenant, voyez-le toujours prêt à l'appel, nuit et jour, par tous les temps, par les froids les plus rigoureux, les chaleurs les plus accablantes. Voyez-le voler à des distances éloignées, oubliant même de prendre quelque nourriture. Avec quelle attention il considère son patient, avec quelle douceur il l'interroge, avec quelle sollicitude il recueille chaque détail qui pourrait lui être de quelque utilité, soit pour connaître le mal, soit pour le combattre.

De quelle joie il sent battre son cœur lorsque par ses soins empressés, il a rendu un fils à son père, et la mère à l'enfant ; avait-il entendu les sanglots des pauvres petits enfants se croyant déjà orphelins ? Sans y être appelé, il se dirige vers l'humble chaumière où souffre un malade pauvre et honteux ; il s'informe, et, avec les remèdes qui lui permettront de revenir à la santé, il lui porte les aliments dont ce pauvre a le plus pressant besoin. Durant les épidémies, voyez-vous cet homme à l'air si doux, qui semble ne plus se souvenir de lui ? Il vole au plus fort du danger, cherche à découvrir les moyens d'entraver le fléau terrible, ne regarde à aucune peine, prodigue ses avis pour les précautions hygiéniques, enfin montre le plus héroïque dévouement.

Cet homme, vous l'avez deviné, c'est le médecin.

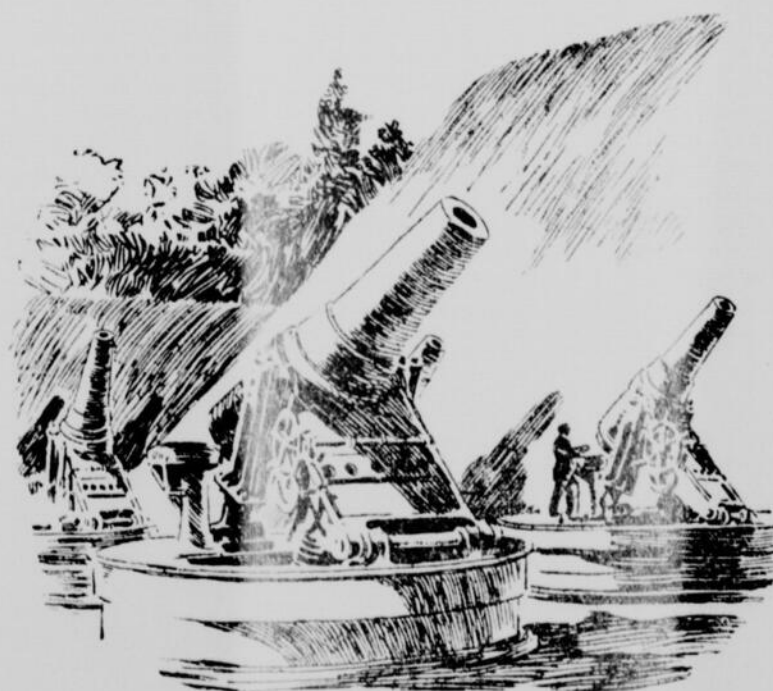
Dans la pratique de son saint ministère, pénétré du salut des âmes de ses malades, reconnaissant l'impuissance de ses remèdes, avec des paroles vraiment touchantes il instruit son patient de la gravité de son état, lui conseille pieusement d'avoir recours au ministère du prêtre, de recevoir les sacrements qui le réconcilieront avec son Dieu et l'aideront à souffrir patiemment, et peut-être même le ramèneront à la vie.

Oh ! oui, le médecin est grand devant les hommes. Et que de mérites il a devant Dieu !

Après avoir aussi dignement parcouru l'arène de cette vie, avec quelle paix il franchit le seuil de la patrie : Dieu, qui se souvient du dévouement que cette âme a prodigué à ses frères, le bénit avec joie et le reçoit dans le séjour de la gloire.

GILBERTE.

Québec, 1898.



LES NOUVEAUX CANONS DANS LES FORTS DE NEW-YORK

FABLE

LE LOUP ET LE LION

*En quittant son butin,
Le Loup, un beau matin,
S'empare
D'un cocher de lait,
Et file dans la mare
Avec dans la forêt.
Soudain le Lion paraît.
Messire Loup détalé,
De peur que la patte fatale
Du roi des animaux
Ne vienne lui briser les os,
Le Lion avec joie,
Sautant sur sa proie,
En fit un repas exquis.*

*De ceci la morale est claire :
Sache que le bien mal acquis
Aux voleurs ne profite guère.*

ACHILLE DEUM.

LE MANCHON DE MA GRAND'MÈRE

La croyance aux tables tournantes semble dater de 1852 ; mais, en réalité, les tables ne sont pas les premiers objets inertes qui aient eu — au moins dans nos superstitions populaires — le privilège de tourner d'une façon mystérieuse.

A part les têtes — dont les facultés de rotation se manifestent généralement d'une façon si spontanée à la moindre apparence de surnaturel — il y a eu aussi les manchons.

Où, les manchons.

Les énormes manchons en peau d'ours de nos grand'mères.

Il doit y avoir des vieux qui s'en souviennent encore, des énormes manchons en peau d'ours de nos grand'mères.

Moi, j'en ai vu un, que ma mère avait conservé au fond de sa garde-robe, comme un souvenir de famille.

Ses dimensions étaient colossales.

Il avait au moins une aune de long, comme on disait alors — c'est-à-dire à peu près une verge — sur un pied et demi de diamètre.

La beauté de la fourrure, dont le manchon était fait, comptait bien pour quelque chose, il est vrai ; mais la longueur et la grosseur du manchon lui-même indiquaient surtout le rang de la personne qui le portait.

Or, ma grand'mère était l'épouse du colonel de milice de son village ; jugez de la taille que devait avoir son manchon !

Je viens de me servir, je crois, du mot *porter* pour définir les relations possibles entre ces gigantesques articles de toilette et leurs propriétaires.

Le mot n'est pas absolument juste — à moins d'en renverser l'application ordinaire.

Ainsi, je crois bien que le susdit manchon aurait pu porter ma grand'mère ; mais ma grand'mère, bien sûr, n'aurait jamais pu porter le susdit manchon.

Aussi, ne s'en servait-elle qu'en voiture.

Suivant ce qui se racontait dans la famille, elle s'installait d'abord bien confortablement au beau milieu de l'arrière-siège de la "carriole" traditionnelle.

Puis mon grand-père, aidé de son cocher ou au besoin de quelque voisin serviable, insinuait le manchon à l'intérieur, en le plaçant droit en travers du véhicule.

Alors ma respectable aieule laissait voluptueusement sa vaste "thérèse" bordée de loutre se perdre dans les touffes de poil d'ours du monumental manchon, tandis que le galant colonel, monté sur le "siège de devant", faisait claquer son fouet sur la tête de ses deux chevaux attelés en flèche.

Et l'équipage partait, rapide et imposant, les deux bêtes fringantes secouant avec orgueil leurs colliers de grelots, dont le plus petit était bien gros comme mes deux poings.

Telle était la manière dont ma grand'mère portait son manchon — un cadeau de sir John Caldwell, dont mon grand-père était l'inséparable compagnon de basses et d'excursions forestières.

A part cette origine patricienne, ce manchon de ma grand'mère avait à son crédit une histoire tragique.

Il avait causé la mort d'un homme.

J'ai dit, en commençant, que, à l'instar des tables tournantes, ces manchons passaient pour avoir aussi le privilège de tourner — ou plutôt de rouler automatiquement.

Ce n'est pas tout ; nombre d'entre eux étaient, suivant la prétention commune, ensorcelés.

Ils sortaient la nuit et se payaient je ne sais quelle promenade de sabbat au clair de la lune.

On les rencontrait souvent, le soir tombé, le long des routes, sur la neige, où leur silhouette noire se dessinait grotesque et menaçante.

Ils roulaient, roulaient, roulaient, rrrrr !... comme des fuseaux de rouets ; puis s'arrêtaient net et se dressaient sur un heurt, avec des airs étonnés, comme pour vous regarder passer.

Tout à coup, votre cheval se cabrait en pleine route, et se mettait à renâcler d'une façon féroce.

Vous vous penchiez pour regarder en avant, et vous aperceviez, droit en face de vous et barrant le passage, une espèce de bête noire sans tête, ni queue, ni pattes : c'était un manchon en maraude.

Si vous n'aviez sur vous ni croix, ni chapelet, ni médaille bénite, ni pistolet chargé avec un cerge, le danger était grave : vous n'aviez qu'à tourner bride et vous enfuir au plus vite.

Quelquefois même — et c'était là ce qu'il y avait de plus épouvantable — le spectre se mettait à votre poursuite en roulant tellement vite, que les meilleurs chevaux, ventre à terre, avaient toutes les peines du monde à le tenir à distance.

On arrivait ainsi tout en nage, après des lieues de course furibonde.

Alors vous vous retourniez : le manchon n'était plus là.

Et, auprès des gens qui ne connaissaient pas mieux, vous passiez pour un menteur, ou pour avoir dormi, ou pour avoir pris un coup de trop.

Bref, les fameux manchons "courageaient le loup-garou", c'était bien connu.

On racontait là-dessus des choses... des choses... Enfin, dans certaines paroisses du sud du fleuve, les manchons coureurs de nuit étaient tellement nombreux que les personnes un tant soit peu superstitieuses, et même certains esprits forts n'osaient plus se risquer sur les routes, après soleil couché.

Jugez si les fumistes s'en donnaient à cœur joie.

Enveloppés dans des draps dont la blancheur se confondait avec celle de la neige, ils se mettaient à deux, chacun d'un côté de la route, avec un manchon passé dans une corde dont ils tenaient chacun un des bouts ; et, de cette façon, qu'ils avançassent dans un sens ou dans un autre, le manchon avait l'air de se mouvoir de lui-même en avant ou en arrière, tout seul au beau milieu du chemin.

Naturellement, les plus incrédules, en voyant cette chose extraordinaire venir droit au-devant d'eux étaient pris d'une peur folle, et s'en allaient raconter, pâles de terreur, les aventures les plus invraisemblables.

Les pasteurs avaient beau ridiculiser la nouvelle superstition du haut de la chaire, on leur répondait par cet argument sans réplique :

— Que voulez-vous, monsieur le curé, moi qui vous parle, je ne suis pas un fou, et j'en ai vu un !

— Vous rêviez.

— Alors mon cheval rêvait aussi, puisqu'il a failli casser son brancard, et qu'une heure après il tremblait encore dans son écurie comme une feuille sèche.

Et la folle croyance se propageait ainsi d'une bouche à l'autre et de paroisse en paroisse.

Mais, puisqu'il s'agit en particulier du manchon de ma grand'mère, revenons, s'il vous plaît, au manchon de ma grand'mère.

Un automne que son aventureux mari était parti pour je ne sais plus quelle lointaine expédition de chasse, la bonne dame — parce qu'elle est morte à plus de quatre-vingts ans, j'ai failli dire la bonne vieille, sans songer qu'à l'époque dont je parle elle n'avait pas encore la cinquantaine — ce qui, mes contemporains

l'admettront avec moi, est loin de constituer rien qui ressemble de près ou de loin à la vieillesse — la bonne dame, dis-je, était venue passer quelques semaines chez mon père, à Lévis.

Or l'absence de mon grand-père s'étant prolongée, la visite de ma grand'mère se prolongea de même ; de telle sorte qu'aux premières neiges on dut envoyer quelqu'un à Saint-Nicolas pour chercher ses vêtements d'hiver.

Le fameux manchon en faisait naturellement partie, et naturellement aussi ce fut notre cocher — un nommé Cyrille Francoeur — que mon père chargea du message.

Enchanté d'avoir cette mission de confiance à remplir, le gaillard ne se le fit pas dire deux fois.

Il attela *Dandy* — un grand beau cheval ardent en diable — à la petite "berline" de voyage, boucla ses plus belles clochettes à la martingale, et, les deux poings bien enroulés dans les guides, partit comme un trait en disant :

— Quatre lieues... huit lieues... je serai de retour avant les chandelles !

Mais il avait, paraît-il, mal calculé son affaire.

Les chandelles s'allumèrent ; on se mit à table pour souper ; la veillée même se passa ; et Francoeur n'arrivait point.

Mon père se promenait de long en large, inquiet, et se demandant quelle pouvait bien être la cause de ce retard.

Il redoutait quelque mésaventure pour le cocher ; ce qui ne l'empêchait pas de craindre aussi quelque accident pour son cheval, qu'il affectionnait tout particulièrement.

De temps en temps, il jetait un regard anxieux à l'horloge — un vieux coucou de famille qui a sonné l'heure de ma naissance — il y a bien longtemps de cela !

Or, l'aiguille allait bientôt marquer minuit, lorsque tout à coup, un tintamarre enragé de clochettes se fit entendre, et, presque au même instant, nous vîmes *Dandy* se précipiter dans la cour comme une trombe.

Mon père sortit en hâte.

Le cheval était à la porte de l'écurie, blanc d'écume, frissonnant de tout son corps, et le dos sillonné de coups de fouet furieux.

La voiture était vide ; nulle trace de malle ou autre bagage ; jusqu'aux peaux de buffle de la voiture, tout avait disparu — moins le manchon de ma grand'mère qui gisait à quelques pas en arrière de la berline, tout noir sur la blanche couche de neige vierge.

Mon père releva l'objet.

Chose étrange, celui-ci était retenu par une ficelle passée dans son ouverture, et dont les deux bouts étaient attachés aux gardes en fer forgé qui prolongeaient leurs extrémités, sous prétexte d'ornement, à l'arrière du traîneau.

Soupeignant de suite quelque diabolique machination, mon père eut bientôt fait de prévenir un voisin ; et, quelques instants après, ils partirent ensemble en voiture à la recherche du malheureux cocher.

On le trouva, au pied d'une montée, près d'une ornière creusée au détour de la route.

Il était étendu sur le dos, sans connaissance, et son fouet à la main, à côté de la malle de ma grand'mère, qu'un choc violent paraissait avoir à moitié disloquée.

Les peaux de buffle, le coussin, les mitaines, tout avait été semé par-ci par-là le long du chemin.

On connut plus tard les circonstances du drame.

Cyrille Francoeur, qui s'était un peu attardé à Saint-Nicolas, auprès de quelque bergère de l'endroit probablement, avait cru devoir faire une assez longue station dans une auberge de New-Liverpool, afin de n'avoir point à passer, avant le lever de la lune, le bois de Tréchemin qui avait mauvaise réputation, — pas à cause des brigands, mais à cause du diable, qui gardait là des trésors cachés lors de l'invasion américaine en 1775.

Or le pauvre cocher, après un verre de rhum ou deux, était devenu communicatif, et avait eu la mauvaise inspiration de confier ses craintes à quelques farceurs habitués du cabaret, qui se donnèrent le mot pour s'amuser aux dépens du nouveau venu.

On le questionna, et l'on n'eut pas de peine à con-

naître l'objet de son voyage à Saint-Nicolas, de même que le contenu de sa voiture, qu'il avait laissée sous une remise, dans la cour de l'auberge.

—Et vous n'avez pas peur de voyager la nuit, seul avec un manchon comme ça ? lui demanda-t-on.

—Pourquoi peur ?

—Pourquoi ? mais parce que ça peut attirer les autres.

—Attirer les autres ?

—Oui ; et c'est ce qui est arrivé à mon grand-oncle Narcisse Gadoury, mort à soixante-dix-huit ans d'un tremblement qu'il avait attrapé, tout jeune, de cette façon-là !

—De quelle façon ?

—Dame, il voyageait comme vous, au clair de la lune, avec un manchon qu'il venait d'acheter à Qué-

bec pour sa femme. Arrivé dans le bois de Saint-Henri, il aperçut, derrière sa carriole, un, deux, trois, quatre... jusqu'à trente gros manchons qui viraient, qui viraient comme des toupies, et qui le poursuivirent jusqu'au calvaire de Saint-Isidore. Si mon grand-oncle Narcisse avait pas eu le fin trotteur qu'il avait, il aurait bien sûr jamais pu rejoindre le calvaire à temps, et le diable sait où serait sa pauvre âme au jour d'aujourd'hui. Je vous dis qu'il faut pas badiner avec ces affaires-là, moi !

—Ça, c'est vrai.

—Y a pas de doute !

—Moi, je m'y fierais toujours pas...

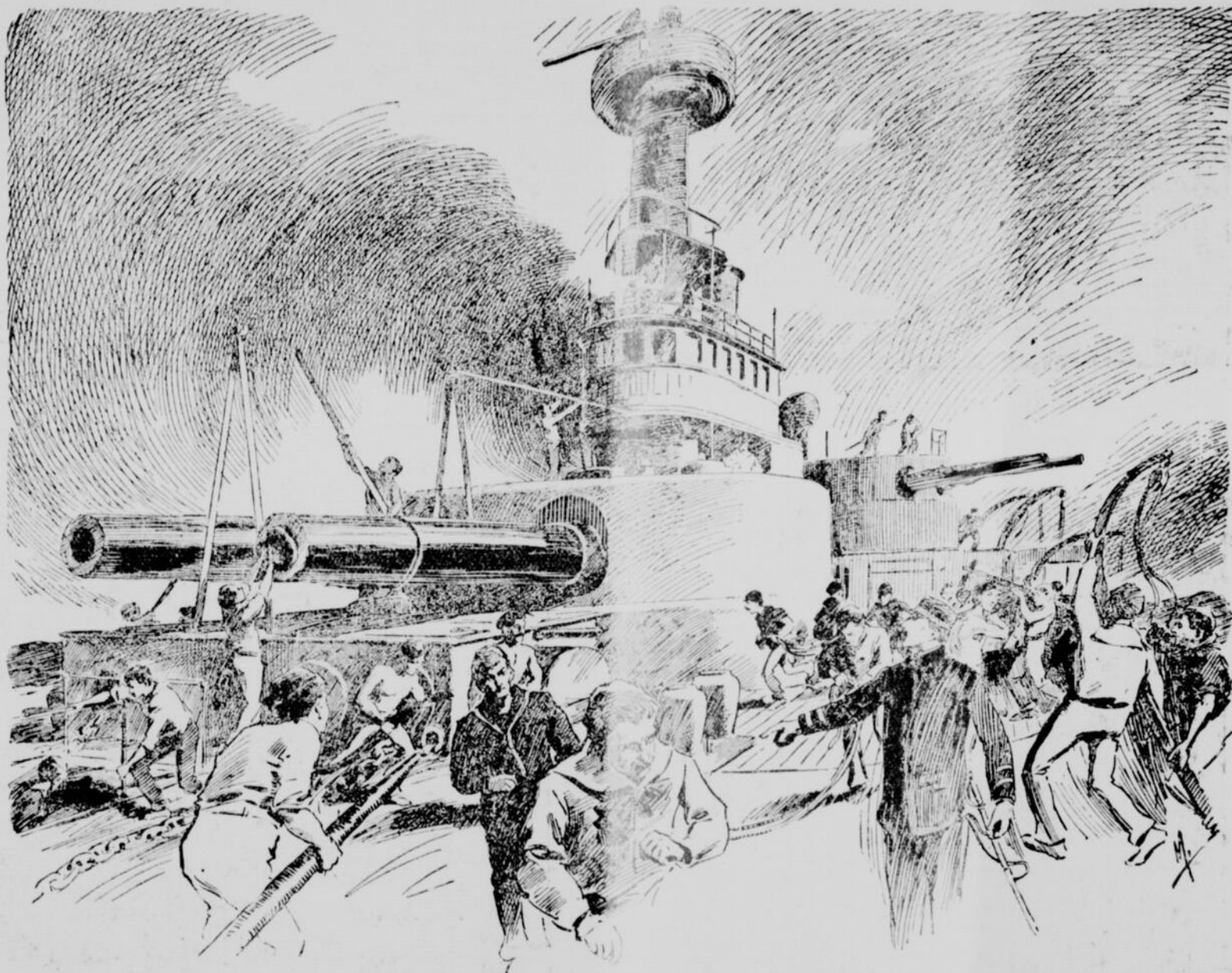
Et ainsi de suite.

Or, pendant cette conversation, les petits verres s'étaient succédé les uns aux autres, leurs propriétés

émoussillantes plus ou moins activées par l'eau chaude, le gingembre, la muscade, la cannelle et le morceau de sucre.

Pendant ce temps-là aussi, les farceurs étaient de temps à autre sorti à la sourdine pour aller manigancer on se doute bien un peu quelle espèce de maligne conspiration sous la remise.

Bref, quand Cyrille Francœur, joliment éméché, vint enlever la peau de buffle étendue sur son cheval et prendre place, en titubant, sur le siège de la berline, après avoir juré une amitié éternelle à ses nouveaux camarades, le manchon de ma grand'mère — remplacé du fond de la voiture par une botte de foin de même dimension — reposait à l'arrière, dissimulé sur un étroit strapontin extérieur, d'où il ne pouvait manquer de dégringoler au premier cahot.



LE BRANLE-BAS A BORD D'UN VAISSAU DE GUERRE

Or, comme on l'avait attaché à la berline de la façon que j'ai indiquée plus haut, il ne pouvait non plus manquer de suivre la voiture en roulant du même train qu'elle.

On devine facilement ce qui était arrivé.

Un peu pochard, comme je l'ai dit, et l'esprit hanté par l'histoire de l'oncle Narcisse Gadoury, le malheureux Francœur avait dû, en arrivant au bois de Tréchemin, tourner la tête pour regarder derrière lui.

Il avait aperçu le manchon, qui le suivait.

Et alors, une course folle, échevelée, avait commencé — une course qui devait se terminer par une chute fatale.

Revenu à lui, le malheureux revoyait sans cesse la vision qui l'avait terrifié.

Dans son délire, il s'écriait les yeux dilatés par l'épouvante :

—Les manchons ! les manchons !... un, deux, trois, quatre, trente !... Le calvaire ! le calvaire !...

On le transporta chez les siens, où il mourut trois mois après.

Coincidence singulière, un des meurtriers involontaires du pauvre Francœur — un nommé Cauchon, brave père de famille et bon citoyen si j'en ai connu — fut frappé de mort, et mis en pièce par une locomotive, en janvier 1874, juste à l'endroit même, où, quarante ans auparavant, la pauvre victime d'une imprudente mystification avait roulé évanoui sur la route.

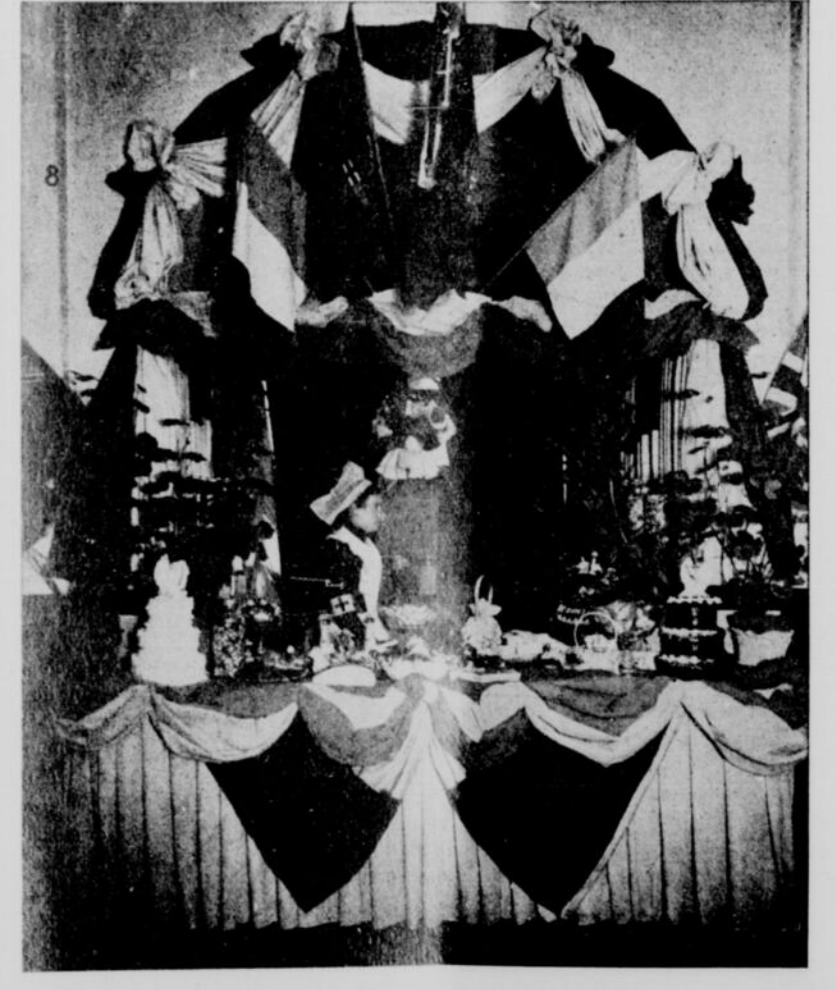
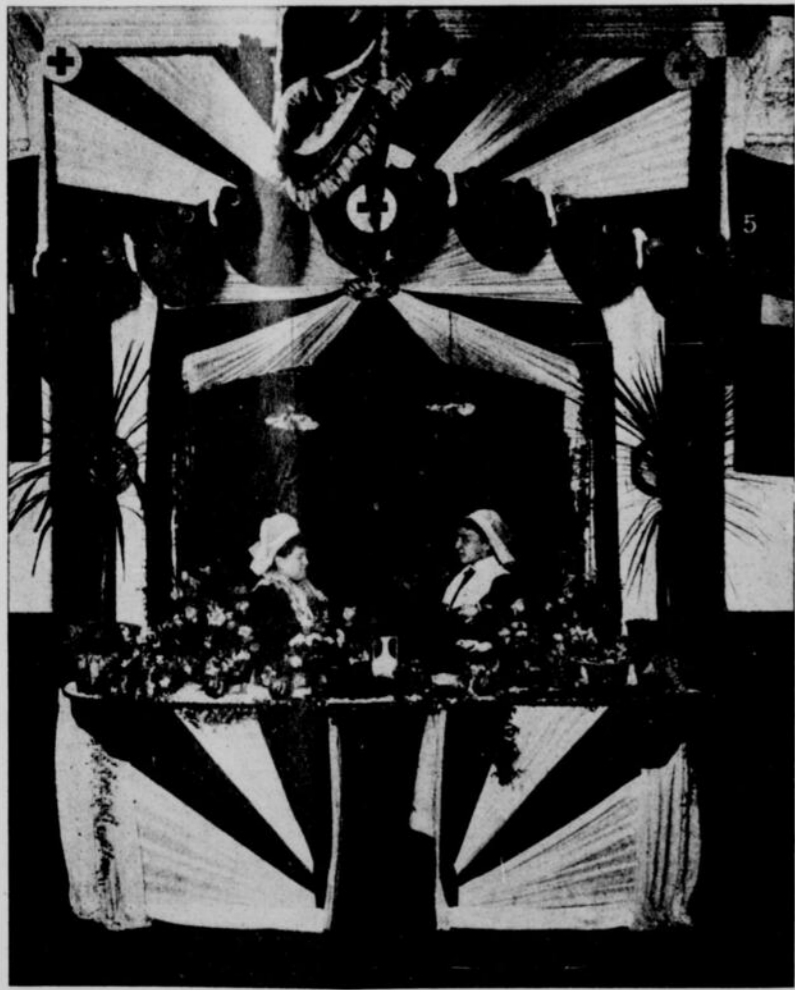
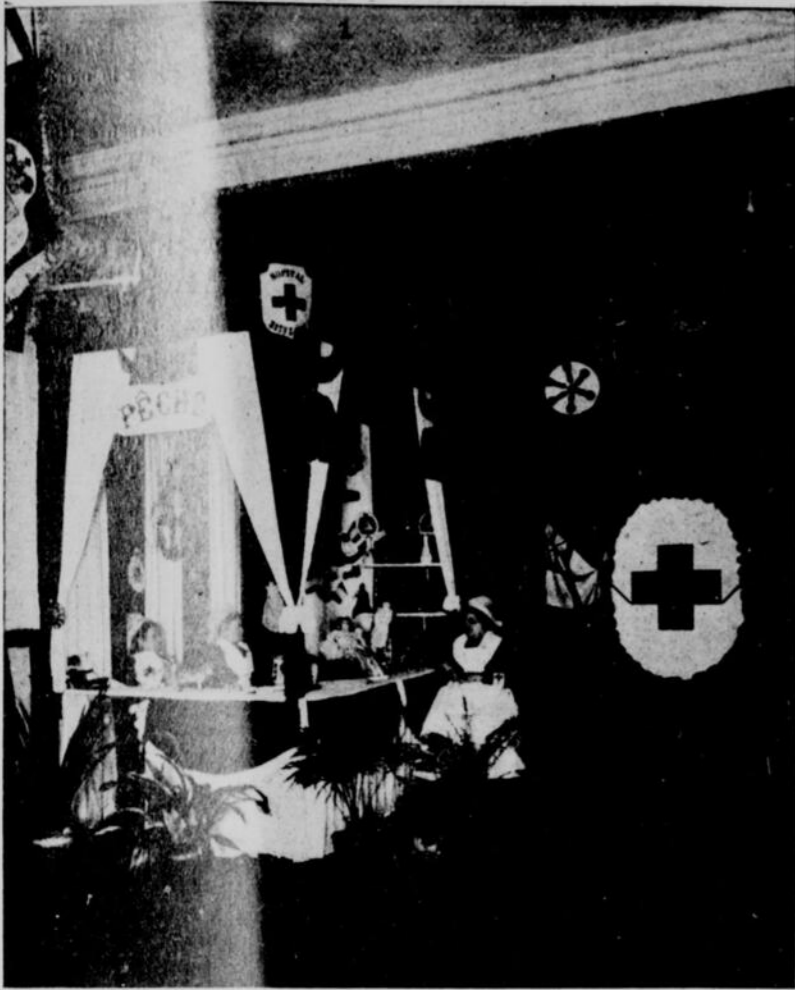
LE BAZAR A L'UNIVERSITÉ LAVAL

La semaine dernière, nous avons demandé la charité pour les pauvres : notre appel a-t-il été entendu ?..

Mais si les considérations morales n'ont point de prise sur quelques-uns, l'idée de belles choses à voir, d'achats utiles à faire, les fera peut-être sortir de leur égoïste apathie.

Ceux qui se croiraient visés par ce que nous venons de dire (car le devoir du journaliste n'est pas de plaire toujours, mais de toujours dire la vérité), nous osons les prier d'aller au Bazar de l'Hôpital Notre-Dame à l'Université Laval : les gravures que nous en donnons en ce numéro leur feront comprendre l'agrément qu'ils éprouveront d'une visite à ce Bazar — sans compter le bonheur qu'ils goûteront d'avoir fait la charité, même malgré eux (peut-être) !.—F. P.

Leaufrichette



1. La pêche.—2. Fantaisies.—3. Poupées et jouets.—4. Lingerie et objets utiles.—5. Les fleurs.—7. Rafrâichissements.—8. Bonbons

MONTREAL. — VUE DE QUELQUES COMPTOIRS DU BAZAR DE CHARITÉ EN FAVEUR DE L'HOPITAL NOTRE-DAME

UNE MÈRE

*Voyez-vous cet enfant dans les bras de sa mère ?
Il dort... Il a raison... en vain il peut dormir !
Il est bien sur le cœur de l'ange tutélaire
Que Dieu met près de lui pour le guider sur terre !
Enfant, tu peux dormir !*

*Elle tremble, la mère... et la force l'envie...
Elle demande à Dieu de le vouloir bénir,
D'écarter tout danger de cette noble vie !
Dès ce moment déjà, c'est pour lui qu'elle prie :
Enfant, tu peux dormir !*

*Mais il veut essayer, l'enfant, ne pas timides ;
Voyez-le chancelant eueur sur ce glancher ;
Et la mère le suit de ses regards humides...
Pourquoi ne pas risquer quelques pas plus rapides ?
Enfant, tu peux marcher !*

*Ne vois-tu pas là-bas que les bras de ta mère
Te recevront bientôt pour ne plus le lâcher ?
As-tu peur quand, sur toi, est assis de la terre
Veille et que son regard semble te dire : espère ?
Enfant, tu peux marcher !*

*Voici que, du combat, bientôt va sonner l'heure :
Sa mère sera là sans jamais le quitter...
Cette guerre au défend qui malgré tout demeure
Pour lui va commencer... Déjà peut-être il pleure :
Enfant, il faut lutter !*

*Elle lutte avec lui pendant son tout jeune âge,
Elle combat pour lui s'il ne peut s'acquiescer
De ce devoir si dur à sa tête colosse ;
Sa voix est près de lui pour lui dire : Courage !
Enfant, il faut lutter !*

*Puis vient le grand appel de la mère Patrie :
Lequel des deux alors devra le plus souffrir ?
Est-ce toi, pauvre enfant, dont la faiblesse crie ?
Voudras-tu que ta mère encore ici te prie ?
Enfant, il faut partir !*

*Cette mère pourtant a bien droit de faiblesse
Quand il lui faut te voir vers le danger courir !
Elle te donne encore une douce caresse,
Relève son courage et paie sa tendresse.
Enfant, il faut partir !*

*Et la mère en son deuil trouvera le courage
De prier en pleurant dans son chagrin amer.
Et quand il reviendra, le choyant davantage,
Elle le recevra, le sourira au visage :
Enfant, il faut l'aimer !*

*Mais ton amour jamais ne saurait rien lui rendre
De l'amour qui pour toi fut toujours l'enflammer :
Pour payer de retour une mère si tendre,
Il te faudrait, au moins, enfant, pouvoir comprendre
Comme elle sut l'aimer !*

S. DURANTEL.

Montréal, 1898.

RÊVE ÉTRANGE

J'étais écolier alors. Par une belle journée de printemps, nous avions, sept ou huit confrères et moi, quitté le toit de notre Alma Mater, et, désirant respirer l'air frais de la campagne et le parfum des champs, nous nous étions dirigés, joyeux et libres, sur la route qui conduit de Saint-Joseph de Lévis à Beaumont.

Depuis quelque temps déjà, nous cheminions sur la chaussée poussiéreuse lorsque, me laissant devancer par mes compagnons, je me mis à rêver dans le grand soleil d'or dont la douce chaleur répandait partout la vie, la joie et le bonheur.

Beaumont ! quels souvenirs historiques ce nom éveille dans nos cœurs canadiens-français ; et quelle émotion envahit notre être tout entier au seul contact de cette terre bénie, arrosée de sueurs, de larmes et de sang !

Ce fut là une des premières paroisses de la colonie, et l'on montre encore au voyageur, amoureux de l'histoire et des reliques de son pays, la tour et la cloche de la vieille église, que la dévotion de nos pères y avait élevée.

Oh ! quel monde d'idées le son de cette cloche fait naître ; elle semble pleurer nos défaites, elle qui, si longtemps, sut chanter nos victoires ; et s'il est doux de l'entendre, cette douceur n'est pas sans amertume.

En cheminant sur ce sol, témoin du courage, de la persévérance et de l'ardeur de nos aïeux, je ne pouvais m'empêcher de songer. Naturellement porté au rêve, il me semblait ouïr la grande voix du passé, voix pleine de joie, de douceur, de consolations, mais aussi remplie de tristesses, de malheurs et de peines ; voix chantant la gloire et les triomphes, mais faisant entendre en même temps les accents les plus lugubres de l'infortune et de la défaite.

Charmé, j'écoutais ; et, dans le bruissement des feuilles, dans le souffle de la brise, dans le murmure du ruisseau, je croyais entendre des bruits lointains, mystérieux et prophétiques.

Un voile s'étendait sur mes yeux. Je ne pouvais plus distinguer les objets qui m'environnaient ; tout était noir, mes amis eux-mêmes étaient disparus, et je ne soupçonnais plus leur présence. Le passé, avec ses charmes enchanteurs, m'absorbait tout entier en m'emportant dans une sphère de saintes et patriotiques réminiscences. Et enfin, perdant tout-à-fait la conscience de ma position actuelle, je me crus revenu plus d'un siècle en arrière, il me sembla être un des acteurs de ce drame héroïque qui se déroula sur notre sol, il y a plus de cent cinquante ans.

Toute la vie de la paroisse de Beaumont passa devant mes yeux. D'abord ses débuts pénibles, alors que l'on n'y voyait que quelques pauvres habitants abrités par des cabanes plus pauvres encore ; puis la marche en avant, l'accroissement et la prospérité.

Des demeures s'élevaient nombreuses, grandes, confortables, s'échelonnant comme des niches d'abeilles sur les flancs verdoyants des collines ombragées, et rompant ainsi la monotonie du paysage. La population devenait de plus en plus compacte ; les champs remplaçaient les forêts, et, au temps des beaux jours, des moissons dorées ondulaient au moindre souffle, présentaient le plus riant spectacle, en donnant l'illusion de vagues empourprées par un beau soleil couchant.

La paix, le bonheur, le calme dont jouissaient ces familles énergiques et travailleuses, tout cela m'apparut comme en un livre ouvert.

Puis, le brouillard devint plus dense, les images se montrèrent moins nettes, plus chargées d'ombre, plus tristes. La nuit, une nuit sans lune, sans étoiles, sans échappées de jour, se fit tout autour de moi. Un silence de mort régnait dans l'atmosphère ; l'air était lourd et chargé, et, dans ce deuil de la nature, l'on prévoyait que quelque scène de lugubre grandeur allait se passer.

Tout à coup, un bruit nouveau se fit entendre d'abord lointain, il devint bientôt plus perceptible, plus saisissable en se rapprochant davantage. Je prêtai l'oreille ; et, dans les vibrations de l'air, je crus distinguer les accords triomphants d'une fanfare guerrière. Quelques minutes se passèrent ; les sons se rapprochaient, laissant maintenant parvenir jusqu'à nous des cris de fureur et de rage ; et bientôt, ô terreur ! à la lisière du bois, marchant en colonnes, l'arme au bras, le front haut, la colère dans les yeux, le blasphème à la bouche, m'apparurent les habits rouges. "Malédiction, m'écriai-je, voilà les anglais !"

Au loin, au fond de l'horizon, une lueur pourpre se dessinait sur un fond de ciel sombre comme de l'encre. On aurait dit une tache de sang sur un tapis de velours.

Cette tache grandit, se développa, s'approcha. Un voile de feu s'étendit au front de la forêt, la ceignant d'un bandeau terrible ; les grands arbres dépouillés de leurs rameaux apparurent comme des spectres géants, dessinant dans l'obscurité les ombres les plus fantastiques. Une clarté vive, mais plus épouvantable que la nuit se répandit partout, éclairant cette scène de carnage et de dévastation.

Comme une traînée de poudre où tombe une étincelle, l'incendie s'avançait. La forêt ne fut bientôt qu'un vaste brasier au souffle ardent du vent dévastateur. Comme des fusées, les vieux pins prenaient feu et flambaient. De longs serpents de flamme leur léchant le tronc, montaient en un clin d'œil, jusqu'au sommet, et là courant de branches en branches, dévoraient leurs grands bras en faisant entendre de véritables détonations.

Ce fut au tour des habitations. Je voyais s'enflammer les toits de chaume ; j'entendais les cris des en-

fants, les lamentations des femmes, les paroles entrecoupées et sourdes des vieillards. Tous fuyaient, emportant ce que l'incendie et les vandales leur laissaient le temps de réunir.

Les hommes valides étaient absents ; ils combattaient sur d'autres champs pour la patrie mourante. D'ailleurs, comment résister à une armée ? Quelques coups de feu allèrent bien, il est vrai, porter la mort dans les rangs ennemis ; mais loin de les arrêter, ils ne servirent qu'à augmenter et aviver leur soif de vengeance. Sanglante tragédie, drame qui fait frémir et pleurer.

Pas une demeure, pas une construction, rien enfin n'échappa à la torche des incendiaires.

A tout moment, de nouvelles lueurs apparaissaient dans la campagne déserte ; de nouveaux feux se déclaraient, de nouveaux asiles, bâtis à force de sueurs et de fatigues, brûlaient comme des fétus de paille.

Le spectacle dura longtemps ; mais enfin l'ouragan s'apaisa, et peu à peu le silence se fit.

Je ne vis plus que quelques fantômes errants çà et là sur ce champ de malheurs, de misère et de mort. Les feux s'éteignirent doucement, le pétilllement de la flamme cessa, les cris s'éloignèrent. Anglais, Français, tout avait disparu.

Le brouillard alors s'éclaircit. D'opaque qu'il était d'abord, il devint translucide, et enfin transparent ; le jour commença à poindre dans mon esprit ; et, revenant à moi, je me sentis renaître à la réalité. Le passé me quittait et je tombais dans le présent.

Cependant, au moment où tout allait disparaître, mon attention fut captivée, par une dernière illusion, mes pensées s'arrêtèrent et mon regard se fixa sur un point déterminé. Là où avaient fui les habits rouges, à l'horizon qui me les avait dérobés, à travers le gaz transparent de la brume, à demi effacé, mais encore visible, je crus distinguer ce chiffre lugubre : 1759.

Rêve étrange, douloureux !...

L.-R. BERGERON.

Québec, 1898.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mme M.-L. Bergeron, Boston.—Seriez-vous assez bonne de nous donner votre adresse pour communication personnelle ?

Mlle Bleuet, Ottawa.—Voulez-vous avoir l'amabilité de nous donner votre adresse pour communication personnelle ?

Mlle Violette de Prairie.—Voulez-vous bien être assez aimable de nous communiquer votre adresse pour une communication personnelle ?

E.-A. L., Montréal.—Vous êtes vraiment trop bienveillant ; c'est, croyez-le, un grand bonheur pour moi que de pousser nos jeunes écrivains.

A.-J. B., Montréal.—Nous sommes toujours heureux de recevoir quelque chose de vous ; n'avez-vous pas quelque nouvelle, ou conte ? Nous allons nous trouver forcé de refuser la poésie : nous en avons pour deux ans !—Nos lecteurs aiment tant les contes canadiens ; et il faut avouer qu'ils ont raison, il en est de si jolis, de si frais, de si gracieux ; vous en écrivez de si beaux ! Si je savais écrire !... et s'il m'était donné de pouvoir fouiller dans les bibliothèques, comme on le fait dans tous les autres pays (excepté le nôtre, hélas !...)

J.-E. G., Montréal.—Voulez-vous me dire pourquoi la signature St. W. (que je connais, me semble-t-il) a été biffée ?—Je ferai voir cette poésie à l'École Littéraire, pour moi personnellement. Quant à l'autre dont vous me parlez, je ne me rappelle pas l'avoir vue. D'autre part, je suis si en retard dans ma correspondance, que je dois cesser tous mes travaux pour répondre ; on aurait le droit, à la fin, de m'accuser de grossièreté, ce que je n'aime pas, je vous l'avoue.

Nous avons trop de poésies ; je ne puis plus essayer même d'en faire passer, le MONDE ILLUSTRÉ ne peut pas s'imprimer sur caoutchouc (ce qui permettrait de l'étendre).

J.-E. R., Montréal.—Dès que je le pourrai, je vous écrirai au sujet de vos poésies. Cependant, je vous répète tout d'abord que nous en avons pour deux ans

La Feuille d'Erable.—Mademoiselle, il est fort à craindre que votre critique ne soit sévèrement critiquée : depuis le commencement du mois, nous avons de la verdure à Montréal et dans la campagne, dans l'île Jésus, sur les bords du Saint-Laurent, partout.

D'autre part, s'il faut, quand nous écrivons dans le MONDE ILLUSTRÉ, mettre notre origine, peut-être notre extrait de baptême, ne pensez-vous pas que cela devienne fastidieux ?—Chaque jeune personne, chaque écrivain, s'il est Canadien-français, n'aura-t-il pas le droit de mettre après sa signature : " D'origine française, " ne fut-ce que pour ne pas humilier les derniers arrivés de France ou des pays limitrophes, aimant le Canada et les Canadiens comme des Canadiens pur sang ? Pensez-vous vraiment que la littérature canadienne, imprimée en Canada, dans un journal canadien, signée de noms ou pseudonymes canadiens, " irait se perdre dans la mer littéraire du vieux monde ? "—Si cela était, que nous importerait, à nous qui sommes au Canada, à nous qui profitons de ces écrits ? Devons-nous ne plus écrire, par crainte de cette noyade dans la mer littéraire du vieux monde ?

Mais, Mademoiselle, pourquoi pensez-vous que les têtes échauffées de 1837 ne pouvaient porter de tuques ? J'ai bien vu, et vu bien souvent, des têtes fort posées porter la dite tuque ; je n'ai pas songé, pour cela, à me moquer de ces têtes posées, pas plus que des têtes échauffées des braves de 1837. Et si le petit Lierre des Bois a écrit ce qu'il a vu, où est le mal ? Vous n'avez donc pas de banc de mousse, que vous croyez impossible de méditer sur un tel banc, aux réconfortants mystères de la Passion et de la Résurrection ?

Lierre des Bois est une franche Canadienne qui aime de tout son cœur son beau pays et le décrit comme elle l'a sous les yeux : est-ce sa faute, à elle, pensez-vous, Mademoiselle, si le Canada est si beau ? Mais croyez-vous qu'elle le regrette ?

Pardonnez-moi si j'ai osé essayer de défendre, avant le coup, une de nos compatriotes ; toutes—et vous aussi, Mademoiselle—vous pouvez compter sur mon dévouement plein de respect. Je vous avouerai, cependant, que cette gracieuse enfant (c'est une enfant encore, et avec notre charmant poète Mme Desbordes-Valmore, je lui dis : *Restez enfant !*) m'a fait le grand honneur de me soumettre ses écrits, s'en rapportant à moi de ce qu'ils contiennent. Pourrais-je trahir cette confiance ? Ses écrits sont beaux, elle est d'une religion douce et éclairée : tant qu'elle sera ce qu'elle est, elle sera ici la bienvenue, comme les autres gracieuses perles du MONDE ILLUSTRÉ, sans vous en excepter, Mademoiselle.

LA STATISTIQUE DES GUERRES

Un officier de l'armée austro-hongroise, le capitaine Berndt, vient de fixer, en une très curieuse étude, le récompte des guerres de ce siècle, avec indication de la part qu'y a prise chacune des nations européennes.

La Turquie tient le record dans cette sanglante statistique : elle figure pour 37 années de guerre, dans les 96 que nombre le siècle. Vient ensuite l'Espagne, pour 31 années ; la France, pour 27 ; la Russie, pour 24 ; l'Italie, pour 23, etc.

Les plus grosses masses mises en mouvement l'ont été en 1870-71, puis, jadis à l'occasion des campagnes de 1812 et de 1813.

Dans quatorze cas contre six, c'est la supériorité numérique qui a assuré la victoire.

Après la lutte entre la France et l'Angleterre, ouverte en 1793 et qui ne prit fin qu'à Waterloo, et la guerre d'Espagne qui dura six ans, la plus longue guerre est celle qui s'engagea entre la Russie et la Turquie, à laquelle s'intéressèrent plus tard la France et l'Angleterre et qui, clôturée par la prise de Sébastopol, dura trois ans et trois mois.

La bataille de Leipzig a mis en ligne le nombre le plus élevé de combattants : 472,000 hommes. A Sadowa, 436,000 soldats se sont entrechoqués ; puis viennent Wagram, 310,000 hommes ; Gravelotte, 300,000 ; Bautzen, 259,000 ; Borodino, 251,000 ; Sedan, 244,000 ; Waterloo, 217,000 ; Ligny, 165,000 ; Wagram, 165,000.

Cette dernière bataille est la plus terrible hécatombe du siècle, avec sa proportion de 31 pour cent de tués ou blessés. Pour Waterloo, la proportion est de 24 pour cent ; pour Sedan, 12 pour cent ; pour Gravelotte, 8 pour cent.

A côté de cela, certains décomptes particuliers accusent de terrifiants déchets. A Plewna, certaines compagnies perdirent jusqu'à 75 pour cent de leur effectif ; à Saint-Privat, un régiment d'infanterie de marine vit coucher à terre 68 de ces hommes. On constate, en outre, dans ces statistiques, que les pertes en officiers sont deux ou trois fois supérieures à celles de la troupe.

Enfin, pour en finir avec les détails intéressants de l'ouvrage du capitaine Berndt, relevons l'action des diverses armes au point de vue des pertes éprouvées par les armées :

Depuis la guerre de 1866. Perte des Autrichiens : par le fusil, 90 pour 100 ; par l'artillerie, 3 pour cent ; perte des Prussiens : par le fusil, 79 pour cent ; par l'artillerie, 16 pour cent.

Dans la guerre de 1870-71. Perte des Français : par le fusil, 70 pour cent ; par l'artillerie 25 pour cent ; perte des Allemands : par le fusil, 94 pour cent ; par l'artillerie, 5 pour cent.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

La nouvelle que le drame *Lights O'London* représenté cette semaine, au Théâtre Français, a été reçu avec une vive satisfaction par tous les amateurs de théâtres, et il ne pouvait en être autrement, lorsqu'on songe à la popularité de la pièce. La troupe du Théâtre Français est admirablement bien composée pour représenter ce drame. Harrington Reynolds paraît dans le rôle de Harol Armitage, et M. Thos. J. McGraue dans celui de Clifford Armitage.

La production au Théâtre Français, cette semaine, du grand drame de Geo. R. Simms : *The Lights O'London* est un événement qui fera certainement plaisir aux habitués de cet excellent établissement.

La représentation de cette pièce est très dispendieuse, à cause des décors qu'elle nécessite.

Les variétés qui figurent dans les entr'actes sont entièrement nouvelles et fort intéressantes.

AU MONUMENT NATIONAL : LE PARADIS PERDU

Le poème immortel de Milton était réellement propre à inspirer des musiciens, et de tous les compositeurs qui ont essayé de mettre en musique ces pages les plus impressionnantes de l'histoire universelle, il n'en est aucun qui ait si bien réussi que Théodore Dubois. Son oratorio est une merveille d'harmonie, de variétés et de grandeur, et le poème lui-même semble revivre sous les cordes harmonieuses. La Société Chorale de Montréal est à donner des répétitions de cette œuvre, sous la direction du prof. Alex. Clerk. L'orchestre comprend tous les meilleurs instrumentistes de Montréal, et comme solistes, ils sont une garantie du succès artistique. Les autres artistes seront aussi à la hauteur de la circonstance et on peut s'attendre à entendre de la musique de première classe.

Le concert aura lieu mardi, 26 avril, au Monument National. On peut se procurer des billets au magasin de musique de M. Hardy, 1676 rue Notre-Dame.

PARC SOMMER

Les directeurs de ce lieu d'amusements font leur possible pour satisfaire le public, qui devient de plus en plus exigeant. Tous les dimanches après-midi, l'immense Parc est rempli de spectateurs avides d'entendre de bonne et belle musique, du chant, danses variées, scènes comiques, etc., etc.

Portes ouvertes à une heure ; représentations à trois et huit heures.

VOYAGE FRUCTUEUX

Nous serions bien embarrassés s'il nous fallait faire l'éloge de nos artistes-photographes, MM. Laprés et Lavergne. Il suffit d'avoir vu quelqu'une de leurs œuvres pour être fixé sur leur sens artistique.

Chaque année, l'un de ces messieurs visite le Canada, les Etats-Unis même, allant jusqu'à New-York, s'informant de tout ce qui peut intéresser leur art. C'est ainsi que M. J.-N. Laprés nous arrive d'une longue tournée encore, rapportant avec lui tout ce que les progrès les plus récents ont ajouté à la photographie.

Nous nous permettons de souhaiter à ces messieurs la plus grande prospérité, et nous osons prier nos fidèles lecteurs de ne point les oublier.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—T. Rioux, 34, rue Fullum ; T. Bélanger, 1268, rue Notre-Dame ; Eustache Larose, 187, rue St-Hubert ; Mme C. Beauchemin, 2318, rue Notre-Dame ; T. B. Lamarche, 964, rue Amherst ; Mme Valence Pilon, 214, rue Champlain ; A. Lamy, 200 $\frac{1}{2}$, rue Sanguinet ; M. Maillet, 285, avenue Laval ; L.-N. Denis, 313, rue St-Laurent, *Saint-Henri de Montréal.*—Mme E. Languedoc, 118, rue Rose-de-Lima ; Mme Antonio Cerminara, 4137, rue Notre-Dame.

Québec.—Mme P. Tremblay, 26, rue Henderson, Palais ; Mme P. Falardeau, 117, rue Colomb, Saint-Roch ; Honoré Poitras, 40, rue O'Connell ; Mme J.-A. Mailloux, 57, rue de la Couronne, Saint-Roch ; Mlle Georgiana DeMontigny, 204, rue du Roi, Saint-Roch.

Ottawa.—J.-B.-E. Bédard, ministère des travaux publics.

Edmondston, N.-B.—Georges Bernier.

Trois-Rivières.—Georges Saint-Pierre.

Hull.—J.-T. Madore.

Sainte-Anne de Beauport.—Dr Eugène Dick.

Roberval, Lac St-Jean.—Mlle Angéline Roy.

Robertson Station.—A. Talbot.

Sault-au-Récollet.—Vincent Bélanger.

St-Benoît.—Joseph Ladouceur.

Woonsocket, R. I.—Raymond Préfontaine.

GRAVURE-DEVINETTE



Le chasseur.—Comment vais-je chasser sans mon chien ? Où donc est allé cet animal ? Je donnerais bien vingt-cinq centins à qui me le retrouverait.

En famille :

La mère.—Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire aujourd'hui, mon cher Jules.

Jules.—Alors, maman, mangeons le raisin que tu as laissé pour demain.

LES DEUX GOSSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Celle-ci sauta au cou de Rose, la larme à l'œil.
—Ma petite Rose !... que je suis heureuse... Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu... Ah ! si tu savais !...

Rose Fouilloux, qui avait essayé de reprendre une attitude plus froide, ne put s'empêcher de se laisser toucher par ces grandes démonstrations d'amitié. La venue de la grosse femme lui mettait même au cœur un peu de chaleur ; il lui parut soudain qu'elle n'était plus isolée.

—Où est Claudinet ? demanda Zéphyrine avec la même exubérance... J'ai depuis si longtemps envie de l'embrasser, mon petit neveu.

Rose ne pouvait qu'être émue du désir exprimé par sa cadette ; elle répondit :

—Tu vas le voir.

Elle examinait sa sœur, qui, carrée dans son châle vert, faisait des effets de jeune personne comme il faut.

—Tu comprends, dit Zéphyrine, je ne pouvais rester sans nouvelles de toi... J'ai voulu venir à Paris pour savoir de quoi il retournait... Je me demandais si tu n'étais pas malade.

Rose parut un peu embarrassée ; elle répliqua :
—Ta dernière lettre m'est arrivée dans un mauvais moment... Je ne pouvais pas connaître tes vrais sentiments...

—Pour lors, continua Zéphyrine, je me suis dit : Il n'y a pas, faut que je m'explique avec Rose... Et me voilà !

La glace était tout à fait rompue. Rose Fouilloux alla chercher Claudinet.

Zéphyrine embrassa son neveu avec la plus grande effusion en s'écriant :

—Ce qu'il est gentil, ce môme-là ! On dirait un amour !... Bisez votre tante, Claudinet...

L'enfant parut un peu effaré en voyant cette trogne rubiconde s'approcher de sa figure ; il jeta un regard vers sa mère.

Rose s'écria :

—Eh bien ! oui, bébé, c'est ta tante Zéphyrine.

Après ces premiers épanchements, Rose demanda à sa sœur où elle était descendue.

Zéphyrine répondit qu'elle s'était installée à l'hôtel.

—Tu vas coucher ici, dit la mère de Claudinet.

—C'est que, fit Zéphyrine, simulant un peu de gêne, Eusèbe est à Paris.

—Qui ça, Eusèbe ?

—Mon fiancé.

—Ah oui ! dit Rose, qui se souvint.

—Tu comprends que ce garçon... n'est-ce pas... Mets-toi à ma place...

—Il viendra te voir ici... Je trouve que ce sera plus convenable.

—Vrai ! tu consens à le recevoir ?

—Pourquoi pas, puisqu'il doit t'épouser ?

—Nous devons nous marier à Paris... Les bans vont être publiés.

—La visite de M. Eusèbe me fera plaisir, je ne suis pas fâchée de me rendre compte de ton choix.

Zéphyrine parut enchantée.

—Donne-moi l'adresse de ton hôtel, reprit Rose ; j'enverrai chercher ta malle.

—Non ! non ! répondit la somnambule avec vivacité, il est préférable que je m'occupe moi-même de ces détails...

—Mais pourquoi ?

—Parce que... parce que... il y a l'entresort... il y a le cheval... Il faut bien que j'arrange tout ça avec l'aubergiste... Je te demande deux heures.

—Comme tu voudras, répondit Rose. Je t'attends pour dîner.

Zéphyrine retourna en toute hâte à Levallois-Perret.

La Limace l'attendait avec une certaine impatience.

—Eh bien ? interrogea-t-il.

—Ça marche comme sur des roulettes, répliqua-t-elle ; j'ai empaumé Rose.

Eusèbe Rouillard respira. Il entrevoyait dans l'avenir toutes sortes de combinaisons, dont la moindre n'était pas la capture prochaine du magot de la tireuse de cartes.

—Lui as-tu parlé de moi ? demanda-t-il.

—Tu peux y aller quand tu voudras. Elle te considère déjà comme son beau-frère.

Le contentement du drôle s'accrut. Il posa cette troisième question :

—Est-ce que ta sœur est réellement bien dans ses "bois" ?

—Un mobilier magnifique, répondit Zéphyrine. Pour sûr, elle est à son affaire.

Les petits yeux chassieux de La Limace pétillèrent.

—Tu vois bien, s'écria-t-il, que j'avais raison de vouloir quitter la Bretagne.

—Pour sûr !

—Demain je ferai ma visite à ta frangine... Je verrai tout de suite de quoi il retourne.

—Nous ferons d'elle ce que nous voudrons, je te dis !

Eusèbe Rouillard, après avoir esquissé un cavalier seul, comme s'il était à la "guinche" de la Butte-Pinson, reprit :

—Et le momignard ?... Est-ce qu'il est toujours en train de faire sa crevaizon ?

—Il a une mine de mâché comme sa mère.

Les deux complices se regardèrent avec un effroyable sourire.

La Limace se frotta les mains et murmura :

—Je finirai par croire que c'est bon tout de même la famille !...

XLVI

Mme de Kerlor avait repris la direction de ses affaires, la conduite de ses serviteurs. Elle était occupée à vérifier les divers mémoires des fournisseurs, quand elle entendit frapper doucement à la porte. Pélagie Crépin montra sa face hypocrite.

—Madame la comtesse, dit-elle, le menuisier demande le règlement de son mémoire.

—A-t-on fait la réduction ordinaire ?

Pélagie prit son air le plus étonné :

—Quelle réduction ? demanda-t-elle.

—Mais il me semble, Mme Crépin, que c'est la règle sur tous les travaux de ce genre.

Pélagie se rébêqua. Il était visible que l'observation de Mme de Kerlor la contrariait beaucoup.

Elle riposta d'un ton aigre :

—Je ne comprends pas que madame la comtesse soulève de pareilles difficultés.

Hélène reprit d'un ton aussi mesuré que ferme :

—Je vous ferai observer, Mme Crépin, que ce langage me surprend beaucoup et que je suis décidée à ne pas le tolérer.

—Comme il plaira à madame la comtesse, riposta Pélagie, avec le ton rageur d'une femme qui voit sa domination cesser définitivement, en même temps que ses petits profits illicites... Dans les maisons où j'ai eu l'honneur d'exercer mes fonctions, on payait aux entrepreneurs ce qu'on leur devait lorsqu'ils présentaient leur mémoire...

Avant que la jeune femme, très étonnée, se fût demandé ce que pouvait bien signifier cette sortie grotesque, que le maintien ordinairement compassé et guindé de Pélagie ne permettait pas de prévoir, la protégée de Mariana ajoutait :

—J'ignore comment cela se passait chez Mme la marquise de Penhoët... Il y a toujours des choses qu'on ne sait pas.

Un éclair passa dans les yeux d'Hélène qui, malgré sa douceur, allait relever vigoureusement cette insolence de la femme de charge ; elle n'en eut pas le temps.

Carmen venait d'entrer ; elle avait entendu la ridicule apostrophe.

Mme de Saint-Hyrieix n'était pas précisément dans des dispositions conciliantes ; son état d'énervernement ne la poussait pas à la mansuétude ; le tempérament emporté des Kerlor allait reparaitre tout entier.

Sans autre forme de procès, Carmen saisit Pélagie par le bras, et assez rudement.

—Mme Crépin, dit-elle, je ne sais ce que Mme de Kerlor va vous répondre, mais si vous étiez à mon service, je vous chasserais sur-le-champ.

Pélagie Crépin fut suffoquée.

La foudre tombant à ses pieds lui eût produit moins d'effet ; ses

lèvres minces se crispèrent ; ses petits yeux gris roulèrent d'une façon désespérée ; elle capitula tout de suite.

— Mon Dieu ! geignit-elle, que je suis donc désolée !... Ah ! madame la comtesse ! me pardonnerez-vous jamais un mouvement d'impatience qui n'a d'autre cause que mon déplorable état de santé ?

— Si vous êtes malade, reprit Carmen, voilà l'occasion de vous soigner... N'est-ce pas ton avis, Hélène.

Pélagie fit appel aux expédients les plus pathétiques ; elle tomba aux genoux de Mme de Kerlor.

— Madame, je vous en supplie, recevez toutes mes excuses... Vous ne voudriez pas jeter sur le pavé de Paris une pauvre femme qui donnerait sa vie pour vous... Eh bien ! oui, j'ai eu tort... J'ai eu tort que mon dévouement était suspecté... Cela m'a fait perdre la raison... Je vous demande en grâce, madame la comtesse, de prendre pitié de moi... Que deviendrais-je ?... Que deviendrait mon neveu Prosper, si je perdais mon emploi ?

Hélène, dans sa bonté native, n'avait pas saisi tout d'abord tout ce qu'il y avait de vénimeux dans l'allusion de la femme de charge.

Elle avait cru que Pélagie faisait seulement allusion à la pauvreté de la marquise de Penhoët.

Quoi qu'il en fût, Mme de Kerlor n'eût pas hésité à congédier cette employée inconvenante qui parlait en de tels termes d'une mère vénérée ; mais la brusque intervention de Carmen transforma la scène.

Hélène s'écria :

— Veuillez vous retirer dans votre chambre, Mme Crépin ; vous attendrez mes ordres.

Pélagie se releva très confuse et pleurnichant plus que jamais.

Avant de sortir, elle lança un coup d'œil vipérin à Carmen qui l'avait si rudement rappelée aux notions les plus élémentaires de la bienséance.

— Joli cadeau que Mariana t'a fait là, s'écria Mme de Saint-Hyrieix.

Puis, Carmen commanda à son indignation. Elle ne devait pas oublier que sa belle-sœur ignorait les infamies débitées sur le compte de la marquise de Penhoët. Cette drôlesse de Pélagie aurait-elle eu la lâcheté de renseigner Hélène ?

Carmen ne savait pas ; ce qu'elle savait, par exemple, c'était qu'il fallait congédier au plus vite cette effrontée créature ; mais cet incident ne méritait pas que l'on s'y attardât longtemps. Les deux femmes avaient à s'entretenir de choses plus graves.

Madama la comtesse parut. Elle dit :

— Qu'a donc Mme Crépin ?... Je viens de la surprendre en train de sangloter... Je lui ai demandé la cause de son chagrin, elle m'a répondu d'une façon incohérente... J'ai cru comprendre qu'elle regrettait un incident qui s'était passé entre vous ; mais je voudrais bien être renseignée.

Carmen répliqua :

— Vraiment ?... Une personne qui nous a été si chaudement recommandée... C'est bien regrettable.

— Mère, répondit la jeune comtesse, ne vous tourmentez pas... Je vais m'entretenir avec Mme Crépin... Si ses regrets sont sincères, j'oublierai des propos que Carmen a relevés comme ils le méritaient.

— Agissez comme vous l'entendrez, mon enfant, conclut la douairière ; mais évitez-moi ces petites contrariétés... En effet, la maman était toute bouleversée et toute tremblante ; les serviteurs de Kerlor si polis, si empressés, n'avaient jamais obligé la vieille comtesse à sévir contre eux.

Carmen reprit un mouvement d'impatience. Pélagie avait trouvé le moyen de rester dans ses fonctions.

XLVII

Firmin de Saint-Hyrieix allait sortir pour se rendre au quai d'Orsay, quand on annonça Mme Paul Vernier.

Hélène et Carmen étaient sorties en voiture avec M. de Kerlor et leur mère.

Saint-Hyrieix dut recevoir la visiteuse. Il s'en acquitta d'ailleurs avec plaisir, car Mariana avait su capter la confiance du diplomate ; cela avait été facile, Mme Vernier, avec son génie de l'hypocrisie et de la dissimulation, s'était évertuée à persuader Firmin qu'elle le considérait comme un des plus grands hommes d'Etat modernes.

Cette appréciation avait chatouillé si délicieusement la vanité de M. de Saint-Hyrieix qu'il avait fait preuve de son amabilité la plus raffinée chaque fois qu'il s'était trouvé avec la petite cousine de sa femme.

Il accueillit donc Mme Vernier avec une affabilité, où il entraînait un grain de protection hautaine.

Après les premiers compliments échangés, il apprit à Mariana que ses cousines étaient sorties en compagnie de M. de Kerlor.

Mariana répondit en souriant :

— Georges ne laisse jamais sa femme sortir seule ; vous êtes plus confiant, vous, mon cher M. de Saint-Hyrieix.

Firmin riposta :

— M. Paul Vernier l'est autant que moi.

— Mon mari travaille.

— Et quel chef-d'œuvre prépare-t-il, notre Michel-Ange ?

Saint-Hyrieix avait un peu pincé les lèvres en parlant du sculpteur, qu'il tenait pour un gentil garçon, mais enfin pour un homme maniant de vagues outils destinés à tailler de la pierre ou du marbre, et par conséquent occupant une infime place sur l'échelle sociale dont Saint-Hyrieix occupait le sommet.

Mariana était constamment agacée par la morgue du diplomate, elle était en outre assez vindicative, il est superflu de l'ajouter.

Elle avait toujours sur le cœur l'impertinence de Firmin, lorsque, à Kernéis, Mme Vernier s'était excusée de ne pas recevoir ses hôtes avec tout le luxe nécessaire. Saint-Hyrieix, que son état aurait dû prémunir contre une étourderie de langage, avait eu pourtant une réplique malheureuse autant que banale ; il s'était écrié :

— Bah ! à la campagne !

Mariana ne lui pardonnait pas cette innocente réflexion ; mais il entraînait dans les vues de la jolie fille de capter la confiance et la sympathie du diplomate, afin d'en user, d'en abuser même le cas échéant.

Sa phrase de début était grosse d'intentions ; mais Firmin n'y avait attaché aucune importance.

Il reprit :

— Mais si votre Phidas travaille, croyez-vous que je reste inactif ?

— Non certes, vous êtes un homme très occupé... Mon cousin Georges est moins laborieux que vous ; aussi lui est-il permis de toujours faire la cour à sa femme.

Firmin soupira :

— Je lui envie ce privilège, dit-il ; mais je me rattraperai quand Mme de Saint-Hyrieix sera ambassadrice.

— Vous avez raison !... Carmen sait bien que vous serez appelé aux plus hautes destinées, et je suis persuadée qu'elle vous rend entièrement justice... Ah ! en vous épousant elle a réalisé un beau rêve !

M. de Saint-Hyrieix parut être de cet avis, et il sut un gré infini à Mariana de ses flatteuses paroles. Aussi renonça-t-il à prodiguer à Paul Vernier les noms des illustres sculpteurs des temps passés, ironie qu'il trouvait pourtant extraordinairement spirituelle.

Il s'écria d'un ton affectueux :

— Et vous, chère enfant, toujours heureuse ?

— Toujours !... Vous savez que je ne suis pas ambitieuse.

— Cependant, j'espère que Paul arrivera à se faire une situation enviable et qu'il vous entourera de tout le bien-être auquel vous étiez habituée à Kerlor.

Elle répondit :

— Je souhaite ardemment qu'il devienne un grand artiste, mais c'est pour lui... J'aime sincèrement mon mari, moi.

— Je n'en doute pas... Toutefois, il est votre obligé.

Elle repartit toujours souriante :

— Je ne lui ai pourtant apporté aucune dot.

— Votre nom suffisait.

— Paul n'est pas un ingrat ; il me le prouve chaque jour en se montrant le meilleur des époux... Je suis très touchée de la reconnaissance qu'il ne cesse de me manifester de la façon la plus délicate. Cela reconforte de voir que tout le monde ne se marie pas par intérêt.

L'allusion, si transparente qu'elle fût, ne porta pas le moins du monde.

Mariana ne s'illusionnait point d'ailleurs à ce sujet ; elle ne comptait sur aucun effet immédiat ; ce qu'elle voulait, répétons-le, c'était planter des jalons pour l'avenir.

Elle reprit, comme si elle avait à se faire pardonner d'abuser des instants de M. de Saint-Hyrieix :

— Mais vous alliez sortir.

— Je me disposais à me rendre au ministère.

— Votre temps est précieux... Je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi.

Saint-Hyrieix eut un geste de courtoisie.

— Si je savais, continua Mme Vernier, que ces dames ne tarderaient pas trop à rentrer, je les attendrais.

— Ma foi, répondit le diplomate, je crois que vous aurez des chances de les voir... La bonne comtesse est avec elles, et vous savez qu'elle n'aime pas les longues promenades... Installez-vous au piano de Carmen... Vous y trouverez de nouvelles partitions.

— Grand merci ! M. de Saint-Hyrieix, vous êtes le plus aimable des hommes ; mais je vais aller embrasser M. Jean de Kerlor, à moins qu'il ne soit sorti, lui aussi !

— Non, mon petit neveu est resté chez lui ; vous le trouverez avec sa nourrice.

— Eh bien ! fit Mariana d'une voix gaie, je vais présenter mes respects à M. Jean, puisque c'est son jour de réception.

M. de Saint-Hyrieix lui tendit la main et la pria de ne pas lui en vouloir s'il était forcé de s'absenter.

Il partit.

— Mariana le regarda s'éloigner ; son visage reprit une expression sarcastique ; elle secoua sa jolie tête.

— Après tout dit-elle, cet excellent Firmin me paraît rentrer dans la catégorie de ces gens à qui le royaume des cieux appartiendra. Sur cette dernière parabole, elle s'engagea dans la galerie du premier étage, qui permettait de passer dans l'hôtel contigu.

Ce n'était pas Jean de Kerlor qu'elle voulait voir, malgré son affectation de tendresse pour l'enfant, lorsqu'elle en avait parlé devant M. de Saint-Hyrieix ; c'était Pélagie Crépin.

Depuis la dernière visite de la femme de charge, visite interrompue par l'arrivée de M. Silverstein, Mariana s'était demandé plus d'une fois ce que pouvaient signifier les réticences de Pélagie.

Puisque Carmen et Hélène étaient absentes, l'occasion était bonne pour s'entretenir avec cette femme, et Mme Vernier allait en profiter.

Ce n'était pas en vain que Mariana avait placé la parente de Monique Aubierge chez les Kerlor. Elle avait lu tout de suite dans les yeux chafouins de la veuve un esprit de dissimulation cafarde et de papelardise ournoise, dont elle comptait jouir, le moment venu. Mariana, servie par sa haine implacable, pressentait que cette créature servirait ses desseins.

Il était possible qu'elle n'arrivât pas à s'en faire la complice active qu'elle souhaitait, car Pélagie Crépin restait cauteleuse et avisée, mais ce qu'il y avait de certain, c'est que la femme de charge révélerait à Mariana tout ce qui se passait dans le ménage des Kerlor.

Mme Vernier saurait ainsi de quel côté manœuvrer.

Pélagie, qui avait vu Mariana entrer chez Saint-Hyrieix, attendait la femme du sculpteur.

— Eh bien ! fit celle-ci, il me semble que vous me négligez, Pélagie... Vous m'aviez promis de revenir prochainement rue Cassini et je vous ai attendue en vain.

— Ah ! madame, répliqua la veuve Crépin, de sa voix aigre et prudente de dévote qui craint d'éveiller les échos du temple, je ne suis pas maîtresse de mes actes.

— Vous avez eu un surcroît de besogne ?

— C'est-à-dire, Mme Vernier, que je ne sais plus où donner de la tête.

— Qu'est-il donc survenu ?

Pélagie Crépin jeta à droite et à gauche le regard des serviteurs qui s'apprentent à dire du mal de leurs maîtres et qui tremblent d'être surpris.

La curiosité de Mariana s'accrut.

— Tout va de mal en pis dans cette maison, prononça la veuve du greffier.

— Vraiment ?

— Mme Georges de Kerlor me rend la vie insupportable.

— Et pourquoi ?

— Je n'en sais rien... Tout au plus m'est-il permis de présumer que Mme de Kerlor a des embarras d'argent.

Mariana réprima un mouvement de satisfaction.

Le coup porté par Ronan-Guinec était donc plus sérieux qu'on n'avait affecté de le croire. On avait pu l'atténuer, mais en usant probablement d'expédients.

Les voici ! murmura Pélagie ; séparons-nous...

— Venez me voir demain... Je veux que vous dissipiez mes alarmes ou que vous complétiez vos confidences.

— Je ferai mon possible.

Elles échangèrent une poignée de main, le regard de Mariana brillait ; un sourire cruel découvrait ses dents de jeune tigresse.

Mme Crépin, ses yeux gris renfoncés, était redevenue impassible.

Elle se sentait soutenue par Mariana et entrevoyait la possibilité de faire payer cher à Mme de Saint-Hyrieix l'affront dont nos lecteurs se souviennent.

Pélagie Crépin possédait au plus haut degré l'art délicat, mais plus répandu qu'on ne le croit, d'espionner ses maîtres.

Elle apparaissait au moment où on l'attendait le moins, prétextant d'un renseignement touchant son service.

Elle glissait sur le parquet comme un spectre, grâce à ses chaussures de feutre, et avait une façon étonnante de surgir derrière une portière, un meuble, un rideau soulevé.

Elle s'excusait doucement, paraissait toujours prête à battre en retraite, mais son œil acéré surprenait bien des jeux de physionomie, et son imagination faisait le reste.

Pélagie Crépin n'en était encore qu'à la période d'induction, mais elle se sentait sur la piste d'un secret.

Enfin, on comprend bien que cette femme, dont nous savons l'appétit à la curée, n'agissait pas dans l'ombre uniquement pour satisfaire sa rancune.

Elle ne ressemblait pas du tout à Mariana sous ce rapport et son animadversion était limitée, car son amour-propre s'effaçait toujours devant ses intérêts.

Carmen l'avait quelque peu injuriée et Pélagie lui en conservait un vif ressentiment de bigote, mais elle en voulait bien plus à Hélène, qui avait mis un frein aux bénéfices illicites de la femme de charge.

En se confiant à Mme Vernier, le but de Pélagie, dont la perception était parfois singulièrement aiguë, était de profiter d'abord des générosités de la femme de l'artiste et ensuite d'obtenir de précieux renseignements touchant les évolutions de ses " modestes économies ". Cette vieille femme au front d'ivoire, aux lèvres exsangues, au menton pointu, affectant la plus grande sénérité d'âme, avait un tempérament effréné de tripoteuse.

Aussi, avant de quitter Mariana, Pélagie murmura :

— Demandez donc à M. Silverstein ce qu'il pense du nouvel emprunt valaque.

Mariana répondit :

— Je le lui demanderai... Il est impossible que je le voie aujourd'hui.

— On m'a assuré que c'était une affaire de premier ordre... Or comme les indications que vous m'avez fournies le mois dernier sur le Sud Brésilien étaient excellentes...

— Oui, dit négligemment Mariana, nous avons réalisé quelques petits bénéfices...

Mme Vernier s'éloigna, laissant Pélagie Crépin supputer ses gains en perspective.

Jamais la veuve du greffier ne s'était vue aussi près de la fortune ; si rouée qu'elle fût, cette mégère douceuse redevenait d'une naïveté extraordinaire, comme tous les spéculateurs des deux sexes, quand on fait miroiter à leurs yeux égarés la possibilité de jouer à coup sûr.

Pélagie Crépin prétendait pourtant qu'elle n'avait aucun goût pour les affaires, car elle était détachée des biens de ce monde ; mais elle pensait à son cher neveu Prosper, et elle voulait que le pauvre enfant ne fût pas dépourvu de ressources.

Mariana se dirigea rapidement vers la chambre d'Annette Kerjean.

La nourrice tenait le jeune Kerlor sur ses genoux et lui tenait un discours des plus pathétiques en bas-breton, pendant que l'enfant s'amusait beaucoup à tirer les boucles d'oreille de sa maman nourricière.

Mme Vernier se montra très tendre et très émue :

— Cher petit ! dit-elle, comme il ressemble à son papa.

Elle prit l'enfant des bras d'Annette et l'embrassa avec une touchante effusion.

Elle fut surprise ainsi par Hélène, qui, descendue de voiture, s'était empressée d'aller voir son fils.

Georges arriva bientôt, donnant le bras à la douairière ; Carmen ferma la marche.

Ce petit effet de sentimentalisme préparé par Mariana obtint donc un plein succès.

Seule, Carmen fronça les sourcils et se rendit compte de la démonstration exagérée de sa petite-cousine.

Hélène reçut Mariana avec beaucoup d'affabilité et Georges se montra très aimable.

Au cours de la conversation, dans laquelle il fut beaucoup question des travaux de Paul, de sa réputation, de ses espérances légitimes, Mme Vernier lança cette phrase :

— Vous savez que M. Robert d'Alboize est à Paris.

Carmen n'eut aucun tressaillement, car il était visible qu'elle se tenait sur ses gardes, mais Hélène ne put réprimer un léger mouvement qui n'échappa point à Mariana, sans lui fournir pourtant encore le moindre indice.

Ce fut Carmen qui répliqua :

— M. de Saint-Hyrieix, avec qui tu t'es entretenue en nous attendant, ne t'a donc pas dit que nous avions vu le capitaine ?

— Non... Il aura oublié... M. d'Alboize dine avec nous ce soir.

Georges s'écria :

— Présentez lui, ma chère Mariana, toutes mes amitiés, et ajoutez que nous serons très heureux de lui serrer la main.

— Il quitte Paris à dix heures quarante-cinq, répliqua Mariana.

— Il retourne à Bourges ?

— Oui.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

BAINS FLOTTANTS

Tous ceux d'entre nos lecteurs qui ont vu Paris, connaissent les Bains Flottants, amarrés près des ponts.

M. Frank Lefebvre en fait construire de semblables en face de la place Jacques-Cartier, à Montréal. Les plans en ont été faits par M. J.-H. Merrill, les entrepreneurs sont MM. Goulet et Cie.

Les gravures que nous en donnons font suffisamment comprendre le système de ces baignoires ; cent vingt-cinq cabines servent aux abonnés ; le bassin de natation occupe le centre, et afin que les baigneurs ne s'avisent pas de descendre jusqu'à Québec malgré eux, une sorte de panier — des chaînes-voies très solides — empêche l'action du courant.

Le longueur extérieure de la construction est de cent vingt pieds sur quarante-deux, celle du bassin de quatre-vingt-dix pieds.

Un professeur de natation sera attaché à l'établissement qui sera muni de tous les appareils les plus nouveaux, les plus perfectionnés, pour faciliter aux novices leur apprentissage.

Un service régulier de cinq en cinq minutes sera établi par yachts à vapeur entre la place Jacques-Cartier et les baignoires. Ces baignoires seront ouvertes le soir comme le jour, afin que tous puissent en profiter.

Il y aura musique et rafraîchissements, afin de procurer quelques plaisirs aux baigneurs.

L'abonnement pour la saison sera de \$2.00. Les billets sont mis en vente dès maintenant — les baignoires ne devant ouvrir que vers le 10 ou le 15 mai.

CHOSSES ET AUTRES

— Les dépenses des États-Unis si nous avons la guerre seront d'après l'avis des connaisseurs, d'au moins deux millions de piastres par jour.

— 60 élections sur 94 sont contestées, dans la province d'Ontario, devant les tribunaux. Si toutes ces contestations sont sérieuses, Ontario est la province la plus corrompue de la confédération.

— Cuba a 730 milles de long et 80 de large ; elle est située à une cinquantaine de milles de la Floride et son annexion aux États-Unis augmenterait la richesse nationale, car c'est l'île la plus grande et la plus fertile qu'il y ait au monde.

The Delienator. — Le numéro du mois de mai de cette intéressante publication continue à lui mériter la faveur de ses nombreux abonnés. Beaucoup de modes nouvelles pour le printemps ; des articles sur l'intérieur de la maison, sur l'embellissement de tout ce qui nous entoure, de jolis romans, voilà de quoi le rendre intéressant.

Abonnement, \$1.00. Bureau : 35, rue Richmond, Ouest, Toronto, (Ont.)

A LA TRIBUNE

Pour s'éclaircir la voix l'orateur prendra une dose de *Baume Rhumal*. C'est spécifique.

— Sommaire de *La Nouvelle Revue* du 1er avril : M. J.-K. Huysmans et son œuvre, par F.-B. Paulhan ; Sur la route du Klondyke, Mme Mathilde Shaw ; Le Soleil des Morts, C. Maclair ; La Charité par A. Elbert ; La France en Océanie, E. Watbled ; Les bêtes dans l'histoire, E. Rodocanachi ; Les petits salons, M. Thiébaud-Sisson ; Lettres sur la politique étrangère, Mme Juliette Adam ; Pages courtes.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

SANS EXCEPTION

Aucune affection de la gorge et des poumons ne résiste à l'action bienfaisante du *Baume Rhumal*.

AMI ET ENNEMI

Le courant d'air, voilà l'ennemi ; le *Baume Rhumal*, voilà l'ami, le sauveur. Partout 25c.

BANQUE D'ÉPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des Actionnaires de cette banque aura lieu en ses bureaux, rue St-Jacques, le

MARDI, 3 mai prochain, à 1 heure après-midi,

pour y entendre lecture du rapport annuel, et y procéder à l'élection des Directeurs.

Signé :

H. BARBEAU, Directeur.

Montréal, 1er avril, 1898.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables.

Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.

Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.

ON DEMANDE Pour un

anciennement blissement, homme ou femme bien élevés, ayant de bons principes religieux, pour remplir les fonctions de directeur, faire le travail de bureau et la correspondance de la maison. Maison d'affaires établie depuis longtemps déjà. Traitement \$900. Envoyer adresse avec timbre pour réponse et recevoir les conditions, à A. P. Elder, Directeur général, 189, avenue Michigan, Chicago, Ill.

Vos poumons sont-ils faibles ?

Avez-vous la consommation, le catarrhe, l'asthme, ou la bronchite ? Le remède **Canabis Sativa, du Dr Steven's**, vous guérira.

Il a guéri plusieurs cas de consommation, de pulmonie réputés sans espoir par d'éminents physiciens. Ses pouvoirs sont attestés par des membres puissants de la profession médicale ; par des hommes d'affaires d'une haute importance ; par des centaines qui doivent leur vie à ses merveilleux effets pour renforcer les poumons, atténuer l'inflammation, renouveler les éléments vitaux du sang et créer la force.

J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Canabis Sativa" ; je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'enverrai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

CE QU'IL A FAIT POUR D'AUTRES

PETERBORO, ONT., Canada, octobre, 13, 1877.

J'étais un contremaître dans les chantiers de bois quand je devins malade et, étant inquiet de l'ouvrage, je m'exposais beaucoup ; je pris froid et après m'être remis, j'eus une rechute qui détermina une inflammation des poumons.

Les médecins m'abandonnèrent. Un abcès se forma au bas du poumon gauche et aboutit extérieurement. Au temps où j'achetai votre médecine j'allais plus mal de jour en jour. Chacun pensait, et moi de même, que la mort seule pourrait mettre fin à mes souffrances. — Je commençai à faire usage du "Canabis Sativa" le 1er février 1876, et, après avoir pris trois ou quatre paquets, l'abcès était arrêté et, pour la première fois depuis plus de trois ans et trois mois, j'étais capable de me lever seul de mon lit.

Depuis le 22 janvier 1873 au 15 mai 1876, je n'avais pas été capable de me lever de mon lit une fois tout seul, ni rester sur mon dos dix minutes, ni passer une demi-journée entière hors du lit et j'avais dépensé environ \$1,400 sans profit ou à peu près. Je n'ai dépensé que quelques cents, environ \$20 pour votre médecine et déjà je suis bien.

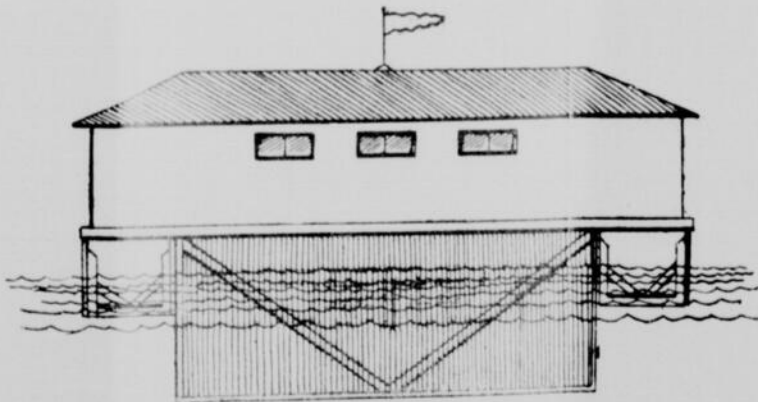
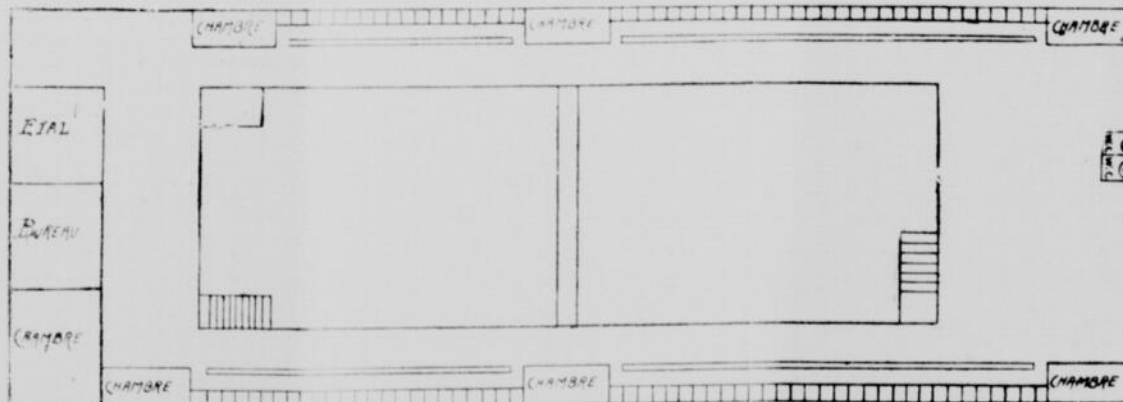
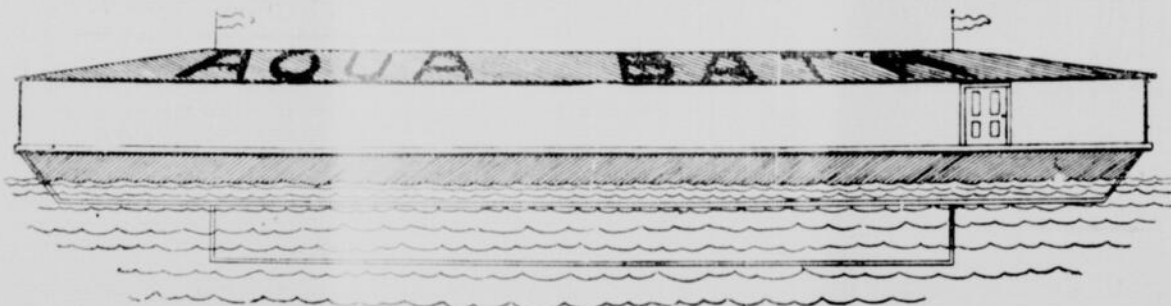
Il y a maintenant onze mois que j'ai abandonné mon lit et je suis vigoureux et bien portant ; sans aucune douleur ni aucun symptôme de la maladie. Pendant les derniers six mois j'ai pu faire une vie régulière. L'automne dernier, j'ai fauché et emmagasiné le grain.

Février 23, 1898. — La santé de M. Hamilton est encore bonne.

ROBERT A. HAMILTON.

W. . NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

LE NOUVEAU BAIN FLOTTANT



1. VUE D'ENSEMBLE. — 2. PLAN GÉNÉRAL. — 3. BAIN ET SON APPAREIL PROTÉCTEUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cachète, franc de port
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRES-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST JENIS
TEL BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 843. P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqueici, montre de chasse, marchant tres bien magnifiquement gravée, la boîte Duesher est gravée, la couche d'or est épaisse. - Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. - Nous l'envoyons à votre adresse avec privilège de l'examiner; si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'envoyons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs.; Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

43041



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

DE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers

MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et

LA SAISON
60, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait qu'il est en même temps le plus riche en littérature et la meilleure lecture de ce genre.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHON DECARV.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,593

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

MONDE CANADIEN

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT, Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,
G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire
J.-A. Carufel,
Administrateur.